



EDITIONS ROSE.FRANCE

COLLECTION BERCE-NEIGE

AMY LE FEUVRE

MILLY
ET
L'ENFANT PRODIGE

Traduit de Vanglais par Jacqueline Dumesnil

Illustration de Manon Iessel

ÉDITIONS ROSE FRANCE

SUMENE - Gard

1972

© 1972 by Editions Rose France.
OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

EN VENTE AUX EDITIONS ROSE FRANCE
SUMENE (Gard)

Collection Sentiers de V Aventure :

CAPTIFS DES BARBARESQUES (Jacqueline
Dumesnil)

LE TRESOR DE MONTSEGUR (Jacqueline
Dumesnil)

LE BRACELET D'ETOILES (Jacqueline Dumesnil)

NADIA ET LE SECRET DE LA MAISON
HANTEE (Jacqueline Dumesnil)

Collection Perce-Neige :

ROSETTE ET LES BOHEMIENS (Liseli)

Pour paraître en 1973 :

Dans la Collection Sentiers de l Aventure :*

NADIA ET L'INCONNU DU LAC DE THOUNE
(suite de: Nadia et le Secret de la Maison Hantée)

VIOLETTE, FILLE DES CEVENNES (Jacqueline
Dumesnil)

UN HERITAGE MAL ACCUEILLI

« Les enfants ! C'est une véritable calamité ! Je les ai en horreur, vous le savez, Jacques. Je me demande pourquoi on ne peut pas les élever tous ensemble quelque part, loin de la vue de tout le monde, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un âge raisonnable. Et ce qui est le pire, c'est qu'il s'agit d'une fille !»

Le ton de dégoût avec lequel ce dernier mot fut proféré fit rire l'ami de Sir Edouard Wentworth qui répliqua, en ôtant son cigare de sa bouche et en scrutant le visage inquiet et mécontent de son hôte :

« Mon cher ami, elle est trop jeune pour vous déranger beaucoup. Attendez seulement qu'elle soit grande ; quand son éducation sera terminée et qu'elle voudra tout diriger dans la maison, alors vous serez vraiment digne de pitié !

— Ecoutez, Sir Edouard, dit un jeune homme élégant qui se trouvait à l'autre extrémité du salon, je

vais vous donner un excellent avis : mettez l'enfant en pension. Elle doit arriver aujourd'hui ? Très bien ! Alors, expédiez-la demain dans un pensionnat où vous la laisserez tout le temps nécessaire. J'irai lui rendre visite de temps à autre, et si je vois qu'elle promet de devenir une gentille jeune fille, alors je vous en débarrasserai en l'épousant quand elle sera grande. Vous dites qu'elle possède une certaine fortune, et je pense que, de votre côté, vous lui offrirez une dot, pour me remercier du service que je vous rendrai en l'épousant ! »

Mais Sir Edouard n'avait pas envie de plaisanter ; il regarda ses amis réunis au fumoir après une journée de chasse et dit mélancoliquement :

« Je sais ce qui m'attend. J'ai vu comment les choses se passaient chez ma sœur, et elle m'a raconté ses ennuis. Quelle délivrance ce fut pour moi quand elle partit pour l'Australie avec son mari et ses enfants et mit la mer entre nous ! D'abord c'étaient les nurses qui faisaient des histoires avec les domestiques et qui attiraient toutes sortes de gens dans la maison. Et puis les gouvernantes qui cherchaient à gagner les bonnes grâces des invités ; dans mon cas, la gouvernante jetterait sûrement son dévolu sur moi et voudrait tout diriger dans la maison. Après, c'est le pensionnat, et il faut entretenir toute une correspondance concernant la santé de l'enfant et ses études ; par-dessus le marché, toutes les dames des environs viendront pour dorloter l'enfant et pour m'accabler

de conseils sur la façon de l'élever. C'est vraiment une triste perspective pour moi, et je crois qu'aucun de vous ne voudrait être à ma place !

— Qu'y a-t-il, Ned ? demanda un monsieur qui venait d'entrer.

— J'ai reçu un héritage aujourd'hui, c'est tout ! Une de mes sœurs, qui était veuve, est morte l'année dernière ; avant de mourir, elle avait confié sa fille à une amie de pension. Mais celle-ci va se marier, et elle ne veut plus garder l'enfant. Voici la lettre qu'elle m'envoie :

« *Cher Monsieur,*

Vous vous souvenez que, sur son lit de mort, votre sœur avait exprimé le désir que vous receviez sa petite fille chez vous pour l'élever sous vos yeux, puisque vous êtes son protecteur naturel et son parent le plus proche. Ayant appris, à ce moment, que vous n'étiez pas disposé à accepter cette responsabilité, j'offris de prendre l'enfant chez moi pour quelque temps. Je pensais que vous m'écrieriez, mais n'ayant rien reçu de vous et, d'autre part, ayant promis à mon fiancé de fixer le jour de notre mariage au début du mois prochain, je pense que la meilleure solution c'est de vous envoyer l'enfant immédiatement, avec sa nurse. Elle arrivera chez vous demain. J'espère que vous voudrez bien m'écrire pour m'annoncer son arrivée.

Veillez agréer etc... »

« Eh bien, Lovell, qu'en pensez-vous ? Certainement que cette après-midi, pendant que nous étions à la chasse, l'enfant et la nurse sont arrivées. Elles doivent être quelque part dans la maison en ce moment. Ne trouvez-vous pas que c'est une rude épreuve pour un célibataire endurci ?

— En effet, mais il y a une façon de tout arranger : mariez-vous, et votre femme se chargera de l'enfant ! »

Cette réponse provoqua un éclat de rire général.

A ce moment, la porte s'ouvrit doucement, et une petite fille apparut sur le seuil. Vêtue de blanc, elle était petite et frêle, avec de longues boucles châtain doré et de beaux yeux sombres au regard profond et pénétrant. Elle demeura un moment immobile et silencieuse, puis elle demanda :

« Où est mon oncle Edouard ?

— Ici », répondit Sir Edouard en jetant un regard de détresse à ses amis.

L'enfant s'avança vers lui tranquillement et lui tendit sa petite main, que l'oncle prit dans la sienne. La petite regardait son oncle fixement, et les invités s'amusaient de l'embarras de Sir Edouard.

« Eh bien, dit-il à la fin, je pense que vous m'avez suffisamment examiné maintenant ? Où est votre nurse ? Pourquoi n'êtes-vous pas encore au lit ? Il me semble que c'est l'heure d'aller vous coucher.



*La porte s'ouvrit doucement et une petite fille apparut
sur le seuil...*

— Je pensais que vous alliez m’embrasser, dit la petite. Et ses lèvres se mirent à trembler. Elle rougit, et regarda autour d’elle, dans l’espoir d’apercevoir un visage sympathique.

Mais Sir Edouard se sentait incapable d’aller jus que-là ; il se contenta de caresser la petite tête bou clée, comme il aurait caressé son chien favori, et dit :

« C’est bien. Maintenant que nous avons fait connaissance, vous pouvez vous sauver. Comment vous appelez-vous ? Milly, je crois ?

— Oui, c’est mon nom. Est-ce que tous ces mes sieurs sont également mes oncles ? »

A cette question inattendue, les invités ne purent conserver plus longtemps leur sérieux : un éclat de rire général fut la réponse.

La petite fille devint toute rouge. Alors un monsieur aux cheveux gris s’approcha et dit :

« Voyons, Wentworth, c’est une rude épreuve pour une si petite fille. J’ai des petits-enfants, aussi je suis moins embarrassé que vous. Venez avec moi, petite. N’est-ce pas mieux ainsi ? »

Tout en parlant, il prit l’enfant et, s’asseyant sur un fauteuil, auprès du feu, il la mit sur ses genoux.

Milly laissa échapper un petit soupir.

« J’aime cela, dit-elle en le regardant d’un air confiant. Est-ce qu’Oncle Edouard désire vraiment que j’aille au lit ?

Nurse a dit que ce n'était pas encore l'heure. Elle m'a envoyée ici pendant qu'elle dînait.

— Le règne de la nurse a commencé, dit Sir Edouard. Eh bien, tout cela vous fait peut-être l'effet d'une bonne plaisanterie, mais si je ne fais pas sentir mon autorité immédiatement, ce sera fini. Lovell, voulez-vous avoir la bonté de sonner ? »

Quand le vieux domestique apparut, Sir Edouard dit d'un ton irrité :

« John, conduisez cette enfant à sa nurse ; vous lui direz que ma nièce ne doit jamais paraître en ma présence sans avoir été appelée. Maintenant. Milly, sortez immédiatement ! »

Lentement, l'enfant se laissa glisser à terre, mais bien qu'elle parût étonnée du ton brusque de son oncle, elle ne semblait pas effrayée. Elle alla vers lui et glissa sa petite main dans celle de Sir Edouard.

« Etes-vous fâchée contre moi, Oncle Edouard ? Qu'est-ce que « présence » veut dire ? Voulez-vous me dire : Bonne nuit, Dieu vous bénisse ? »

Avec les petits doigts qui s'accrochaient aux siens, que pouvait répliquer Sir Edouard ?

« Bonne nuit, bonne nuit, petite ! Maintenant, allez-vous en ».

— Dites : Dieu vous bénisse ! » insista la petite.

Et ce ne fut que lorsque son oncle eut murmuré la phrase désirée qu'elle lâcha sa main et sortit tranquillement avec John.

DAVID ET GOLIATH

Sir Edouard Wentworth était, comme il le disait lui-même, un «célibataire endurci», et bien qu'il trouvât du plaisir à recevoir ses amis de Londres dans son château à la saison des chasses, il préférait vivre seul le reste de l'année ; il s'occupait de ses domaines et rédigeait des articles pour différentes revues.

L'arrivée inattendue de sa petite nièce avait été pour lui un événement fort désagréable, mais il avait décidé qu'il prendrait toutes les dispositions nécessaires pour l'installation de l'enfant au château. Le lendemain, il eut un long entretien avec la nurse. Celle-ci était une personne d'un certain âge, au caractère sérieux. Elle assura à Sir Edouard qu'elle avait l'habitude de s'occuper seule de l'enfant, et qu'elle s'en chargeait entièrement.

« Je suppose que vous aimeriez la voir dans la soirée, à la fin du dîner, peut-être ? » demanda-t-elle.

Sir Edouard tortilla sa moustache d'un air embarrassé.

« Est-ce bien nécessaire ? *Je* croyais que les enfants devaient être au lit à cette heure-là ?

— Naturellement, ce sera comme vous voudrez, Monsieur. Mais vous n'avez pas l'habitude de dîner tard, et je pensais que vous aimeriez la voir au moins une fois dans la journée».

Sir Edouard, après avoir un peu hésité, finit par acquiescer. Et quand il eut constaté que Milly ne pleurnichait pas, qu'elle ne réclamait pas les fruits qui se trouvaient sur la table, et qu'elle ne se mêlait pas à la conversation, il finit par s'habituer à la présence de la petite fille.

A part ce moment-là, il voyait rarement l'enfant. Mais, par la suite, quand les invités eurent quitté le château et que Sir Edouard eut repris ses occupations habituelles, il aperçut Milly fréquemment. Tantôt il la trouvait à l'écurie, avec le chat dans les bras, et tenant une conversation animée avec les palefreniers; ou bien il la rencontrait dans l'enclos, parmi les vaches ou encore dans la basse-cour, occupée à jeter du grain à la volaille. La plupart du temps, la fillette était accompagnée par Fritz, un superbe colley d'Ecosse (1), qui avait abandonné son maître pour suivre la petite fille. Et bien que Fritz fût généralement d'humeur peu commode, il se montrait très doux avec Milly.

(1) Chien de berger écossais, à longs poils. Les colleys sont fort intelligents.

L'apparition de son oncle suffisait à mettre la petite

filles en fuite ; elle n'attendait pas la phrase habituelle : « Allez trouver votre nurse, petite, » mais du plus loin qu'elle apercevait son oncle, elle lui criaient gaiement : « Je m'en vais, oncle Edouard ! » et quand celui-ci arrivait à l'endroit où se trouvait la petite fille, il la voyait s'enfuir, suivit par Fritz.

Un après-midi, Sir Edouard, en rentrant d'une promenade à travers le parc, aperçut l'enfant qui jouait parmi les arbres. Il s'arrêta un moment pour l'observer. La petite fille était fort occupée. Elle tenait dans ses bras une poupée enveloppée dans un morceau de fourrure ; elle la déposa au pied d'un arbre, puis elle parut se livrer à une sorte de partie de cache-cache avec Fritz ; à la fin, elle poussa le chien derrière un buisson et lui dit de rester là. Soudain, la petite fille et le chien se jetèrent l'un sur l'autre, et Sir Edouard, stupéfait, vit sa nièce saisir le chien par la gorge et le terrasser. Tous deux roulèrent sur la pelouse, et Fritz, cherchant vainement à se dégager des petites mains qui lui serraient le cou, commença à faire entendre des grognements indignés. Sir Edouard pensa qu'il était temps d'intervenir.

« Milly, fit-il d'un ton sévère, venez ici tout de suite. Que faites-vous ? »

Milly se mit debout immédiatement et, levant vers son oncle un visage enflammé, elle vint se mettre en face de lui, dans son attitude favorite : les mains derrière le dos et les pieds joints.

« Ne savez-vous pas que Fritz peut vous mordre si vous le brutalisez ? Pourquoi faisiez-vous cela ? »

— J'essayais de le tuer, fit-elle hors d'haleine. Vous comprenez, c'est un ours, et je suis David et je défendais mon agneau ».

Sir Edouard ne comprenait pas les jeux des enfants. Les sourcils froncés, il regardait sa nièce d'un air sévère. La petite fille continua :

« Vous comprenez, Fritz est à la fois le lion et l'ours, et tous deux essaient de me prendre mon agneau. Un jour, Nurse a fait le lion, mais elle est trop grande, je n'ai pas pu arriver à la faire tomber.

— Je ne veux pas que vous jouiez de cette manière-là avec Fritz, il pourrait vous faire du mal, dit Sir Edouard.

Milly parut confuse ; puis, tout à coup, son visage s'éclaira et elle s'écria :

« Mais je puis tuer Goliath, n'est-ce pas ? C'est un de mes jeux préférés. Vous comprenez, je suis David, et vous voyez ce vieil arbre qui est là tout seul ? C'est Goliath. Il me regarde. Voyez-vous ses yeux ? Là-haut, dans les premières branches ! Quand il y a du vent, il secoue la tête d'une façon effrayante. C'est un méchant homme, et il croit que personne ne peut l'abattre. Vous rappelez-vous cette histoire, mon oncle ? >

Sir Edouard commençait à être intéressé. Il s'approcha contre un arbre et alluma un cigare.

« Non, je ne m'en rappelle pas très bien.

— Eh bien, Goliath était un géant, et il criait :

« Choisissez un homme qui se batte avec moi ! » C'est cela qu'il est en train de crier en ce moment. Je suis David, vous voyez, et je vais aller me battre avec lui. Attendez un moment ».

Milly courut vers l'endroit où elle avait laissé sa poupée et elle revint avec un petit sac de calicot qu'elle ouvrit avec précaution. Son oncle vit avec surprise que le sac contenait cinq cailloux ronds.

« Vous voyez, reprit-elle ; c'est malheureux que je n'aie pas de fronde, mais Tom, le palefrenier, a dit qu'il me ferait un lance-pierres, que c'était une sorte de fronde. Mais ça ne fait rien, je dis que j'ai une fronde. A présent, restez ici pendant que je vais à la rencontre de Goliath. Je n'ai pas peur du tout, car David n'avait pas peur, vous savez. Dieu l'aidait. Maintenant, Goliath, je suis prête ! »

Sir Edouard suivait la fillette du regard d'un air amusé tandis que Milly s'avavançait à grands pas vers l'arbre. Arrivée à une vingtaine de pas, elle s'arrêta brusquement :

« J'entends ce que vous dites, Goliath. Vous dites que vous donnerez mon corps à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs ; mais cela n'arrivera pas, parce que je vais vous tuer ».

Sur ces mots, la petite fille prit les cinq cailloux et, de toutes ses forces, elle les lança l'un après l'autre

contre l'arbre.

« Il est tout à fait mort, oncle Edouard, dit-elle calmement en revenant vers son oncle, tout à fait mort ; si j'avais une épée, je ferais semblant de lui couper la tête. Mais je pense que vous ne voudriez pas me prêter l'épée qui est suspendue au mur, dans le hall, n'est-ce pas ?

— Certainement pas, répliqua vivement Sir Edouard.

Puis, ôtant son cigare de la bouche, il demanda :

« Est-ce que tous vos jeux consistent à tuer des gens ?

— Oh ! non, j'essaie seulement de tuer le lion et l'ours, et le géant Goliath, parce qu'ils sont forts et méchants ».

La petite fille reprit :

« C'est un endroit merveilleux pour jouer. On peut faire tant de jeux avec les arbres. Voulez-vous que je vous les raconte ? Vous voyez ce petit arbre ? C'est là que je m'assieds quand je suis l'Enfant Prodigue. Je reste là longtemps, et je suis très malheureuse, et je mange des fânes qui représentent des carouges ; et puis tout à coup, je me dis que je vais aller chez mon père. C'est très loin, il faut marcher longtemps, mais à mesure que j'avance, je suis de plus en plus heureuse, et vers la fin je hâte le pas, et quand j'aperçois mon père, je me mets à courir.

Voyez-vous ce bel arbre avec des feuilles rouges ? C'est lui. Je cours vers lui et je lui dis : « Mon père, j'ai péché, je ne suis plus digne d'être ton fils, mais je regrette tant de t'avoir quitté ». Et je le serre dans mes bras, et je l'embrasse ; et, vous savez, je sens que lui aussi m'embrasse et me serre dans ses bras. Il le fait dans la parabole, vous savez. Et après, je fais un festin : Nurse me donne des biscuits et de la confiture, avec de l'eau sucrée, et je m'assieds pour manger, et je suis heureuse de ne plus être l'Enfant Prodigue, de ne plus être obligé de manger des carouges et de garder les pourceaux. C'est un beau jeu, n'est-ce pas, oncle Edouard ?

— Est-ce que vous prenez tous vos jeux dans la Bible ? demanda Sir Edouard. Cela ne me paraît pas très correct.

— Mais j'aime tellement la Bible ! dit Milly en le vant sur lui son regard ardent. Nurse me raconte toutes ces histoires très souvent, et j'en connais des quantités. C'est celle de l'Enfant Prodigue que je préfère. L'aimez-vous ? »

Sir Edouard se remit à fumer et s'éloigna sans répondre.

Les paroles de sa petite nièce lui causaient une impression désagréable. Des années auparavant, il connaissait sa Bible et il l'aimait. Quand il était étudiant, il avait été membre actif d'une œuvre chrétienne, et à l'Université d'Oxford (1), ses camarades

se moquaient de lui et le traitaient de « dévot ». Mais les années passèrent, et sa piété se refroidit ; des ambitions terrestres et des désirs mondains envahirent son âme ; peu à peu, il s'écarta du droit chemin, et quand il hérita du domaine de Wentworth, il en prit possession avec le projet bien arrêté de jouir de la vie, d'oublier le passé et de ne point songer à l'avenir. Cependant, il assistait au culte tous les dimanches, et il donnait généreusement pour les pauvres de la paroisse.

Il est inutile de dire que Sir Edouard n'était pas heureux. Il y avait des moments où il ne pouvait supporter sa solitude ; et alors, il partait précipitamment pour Londres, où il se divertissait pendant plusieurs semaines ; après quoi, il revenait au château et reprenait ses occupations habituelles.

(1) Il y a en Angleterre deux Universités célèbres, l'une à Oxford et l'autre à Cambridge. L'Université d'Oxford est fréquentée principalement par les jeunes gens de l'aristocratie.

III

LA PREMIERE PUNITION

Lentement, mais sûrement, la petite Milly gagnait la faveur de son oncle. Sa docilité et sa gentillesse, jointes à ses idées originales, attiraient Sir Edouard. Il commença à prendre intérêt aux allées et venues de la petite fille ; son rire joyeux et sa voix enfantine résonnant dans la maison ne l'importunaient plus.

Un jour, cependant, survint un incident qui le jeta dans une terrible colère. Milly et le chien jouaient à la balle dans le hall. La balle roula derrière une statuette, Milly et le chien luttèrent pour s'en emparer, et soudain la statuette tomba sur le sol et se brisa en mille morceaux.

Au bruit, Sir Edouard sortit de son cabinet de travail et, perdant tout contrôle sur lui-même, il se tourna vers l'enfant d'un air furieux et l'apostropha violemment. Milly demeura immobile et regarda son oncle d'un air épouvanté ; ses lèvres tremblaient. A la fin, elle ne put en supporter davantage ; elle s'en fut dans le jardin, se jeta sur le gazon, au pied du grand hêtre, et elle fondit en larmes.

« Je... je... je ne l'ai pas fait exprès ! fit-elle en sanglotant. Oncle Edouard s'est mis dans une telle colère ! Il ne m'aime pas du tout. Je voudrais avoir un père ! Je voudrais avoir un père comme celui de l'Enfant Prodigue ! Je suis sûre qu'il ne serait pas aussi fâché ».

Lorsqu'un peu plus tard la nurse vint d'un air anxieux chercher la petite fille couchée sur l'herbe humide, elle n'eut pas le courage de gronder l'enfant. Milly leva vers elle un visage inondé de larmes.

« Oh ! nurse, prenez-moi dans vos bras ! Personne ne m'aime ici. Je l'ai dit au Seigneur. Il n'y a que Lui qui ne soit pas fâché contre moi ! »

Ce soir-là, à l'heure habituelle, Milly entra doucement dans la salle-à-manger, se demandant si son oncle était toujours fâché contre elle. Tandis qu'elle grimpeait sur sa chaise, maintenant placée en face de son oncle, de l'autre côté de la table, elle regarda Sir Edouard d'un air craintif ; et voyant qu'il avait son expression habituelle, elle rassembla tout son courage et dit d'un ton engageant :

« C'est une belle soirée, oncle Edouard !

— Vraiment ? fit celui-ci, qui avait remarqué que Milly avait l'habitude de débiter par une remarque de ce genre quand elle désirait attirer l'attention de son oncle.

Et, se sentant réellement honteux de son explosion de colère, il dit, comme pour s'excuser :

« Ecoutez Milly, la sottise que vous avez faite cette

après-midi m'a beaucoup fâché. Cette statuette ne peut être remplacée, vous avez détruit un objet de grande valeur. Que cela vous serve d'avertissement. Si jamais vous cassez autre chose, je vous punirai très sévèrement. Vous m'avez compris ?

— Oui, oncle Edouard, répondit-elle en le regardant attentivement. Vous me punirez *très sévèrement*. Je m'en rappellerai. Je me demande comment je l'ai cassée, je n'en avais pas l'intention. Nurse a dit que c'était « un accident malheureux ». Je lui ai demandé ce que c'était qu'un accident. Elle m'a dit que c'était quelque chose qui arrivait quand on ne s'y attendait pas, une chose qui arrivait par surprise. Je vous assure que vraiment cela a été une surprise pour moi, et pour Fritz aussi. Mais je ne jouerai plus jamais à la balle dans le hall, *jamais* ».

Une semaine plus tard, Sir Edouard était plongé dans ses livres et ses journaux, quand on frappa à la porte et, à sa profonde surprise, sa petite nièce entra. Cette intrusion était tellement contraire aux règles établies que le châtelain prit un ton sévère pour demander :

« Qu'est-ce que cela veut dire, Milly ? Vous savez que vous ne devez jamais me déranger quand je suis dans mon bureau ! »

Milly ne répondit pas immédiatement ; elle s'approcha de son oncle, les lèvres serrées, et quand elle fut

en face de lui, elle croisa les mains et dit :

« Je suis venue pour vous annoncer une terrible nouvelle ».

Sir Edouard repoussa ses papiers, assujettit ses lunettes, et, voyant la pâleur de l'enfant et son expression terrifiée, il comprit que ce n'était pas sans un grave motif que Milly s'aventurait dans son bureau sans avoir été appelée.

« C'est encore un accident malheureux, reprit Milly, mais j'ai dit à Nurse que j'allais vous le dire tout de suite. Je... cela me fait tellement mal ici ».

Et elle appuya sa petite main sur sa poitrine d'un geste pathétique.

« Quoi ? qu'y-a-t-il ? Allons, parlez, petite ! Vous me faites perdre mon temps ! dit son oncle avec impatience.

— Je... j'ai cassé autre chose ».

Il y eut un silence. Puis Sir Edouard demanda d'un ton sec :

« Qu'est-ce que c'est, cette fois ?

— C'est... c'est un pot-à-fleurs que le jardinier avait laissé près de la cabane aux outils. Je... je l'ai mis sur la tête de Fritz en guise de chapeau... Il avait l'air si drôle ! Mais il a secoué la tête et il s'est sauvé, et le pot est tombé et il s'est cassé. J'ai ramassé les morceaux et je les ai mis sur le paillason, près de la

porte. Dois-je les apporter ? »

Un pot-à-fleurs était un objet de si faible valeur aux yeux du châtelain que celui-ci faillit sourire de la détresse de l'enfant.

« C'est bon, dit-il, vous saurez désormais qu'il ne faut pas toucher aux pots-à-fleurs. A présent, sauvez-vous, et ne me dérangez plus ! »

Mais Milly ne bougeait pas.

« Je crois que vous avez oublié, oncle Edouard. Vous aviez dit que si je cassais encore quelque chose, vous me puniriez «très sévèrement». Vous avez dit cela. Ne vous en rappelez-vous pas ? »

Sir Edouard tirailla sa moustache et s'agita sur son siège. Il paraissait gêné. Il se vantait d'être un homme de parole ; mais cette fois, il regrettait d'avoir parlé inconsidérément.

«Ah ! oui, je me rappelle», dit-il enfin avec em barras.

Puis il ajouta, en prenant un air sévère :

« Naturellement, vous devez être punie. Que fait votre nurse quand elle veut vous punir ?

— Elle ne me punit jamais, dit Milly plaintivement. Quand j'étais toute petite, elle me mettait au coin.

Mais il y a longtemps de ça. Je crois que je n'ai pas été punie depuis des années ».

Sir Edouard était dans une situation vraiment

embarrassante : il ignorait absolument quel genre de punition on pouvait infliger à un enfant. Milly parut deviner dans quelle difficulté il se trouvait.

« De quelle façon vous punissait-on quand vous étiez un petit garçon, oncle Edouard ?

— On me fouettait. Mon père m'a donné bien souvent des corrections.

— Qu'est-ce qu'une correction ? C'est ce que vous donnez à Fritz quand il va dans le bois où la chasse est interdite ?

— Oui ».

Il y eut un silence. La petite fille serra ses mains l'une contre l'autre, et devant ses yeux passa la vision de son oncle frappant le chien à coups de fouet. Elle dit avec un accent de terreur :

« Vous pensez que c'est la meilleure manière de me punir ? »

Sir Edouard sourit en regardant la petite fille.

« Non, dit-il. Je ne pense pas que ce soit une punition qui vous convienne ».

Milly eut un soupir de soulagement. Il y eut quelques minutes de silence. Puis la petite fille demanda, avec un peu de commisération :

« Vous ne savez pas comment me punir ? »

La situation commençait à devenir comique, bien que Sir Edouard fût contrarié de voir qu'il était

incapable de trouver une solution.

« Nurse m'a raconté, continua Milly gravement, qu'elle connaissait un petit garçon qu'on avait enfermé dans un placard pour le punir ; quand on a voulu le faire sortir, on l'a trouvé presque mort. Et il est réellement mort, le lendemain, de frayeur. Il y a un placard sous l'escalier de la cuisine. Vous pourriez m'y enfermer ; je ne crois pas que je serais très effrayée, parce que je sais que Dieu est avec moi. Pensez-vous que cela irait ? »

La solution n'était pas acceptable. Milly fronça les sourcils et reprit :

« La Bible parle de plusieurs sortes de punitions. Il y a un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat, et on le lapida. Et le serviteur d'Elisée devint lépreux, pour avoir volé et menti, et des enfants qui s'étaient moqués du prophète Elisée ont été tués par un ours, et un prophète qui avait désobéi a été tué par un lion, et Ananias et Saphira sont morts, parce qu'ils avaient menti. Tous ces gens-là ont été punis « très sévèrement », n'est-ce pas ? Je crois que si vous vouliez me pardonner un petit peu, et laisser de côté «très sévèrement», ce serait plus facile de trouver une punition.

— Je crois que c'est possible », dit le pauvre Sir Edouard, qui commençait à penser en lui-même qu'il aurait volontiers dispensé sa nièce de toute punition pour en avoir plus tôt fini.

Il reprit :

« Ce n'était qu'un pot-à-fleurs, après tout. Nous laisserons donc de côté «très sévèrement».

Le visage de Milly s'éclaira.

« Je crois, dit-elle en s'approchant de son oncle et en posant sa petite main sur son genou, je crois que si j'allais au lit au lieu de venir vous voir ce soir, après le dîner, ce serait une punition. Ne croyez-vous pas ?

— Certainement, cela ira. A présent, sauvez-vous, et ne cassez plus rien. Je ne veux plus avoir à m'occuper de vos punitions ».

Ce soir-là, Milly dit à sa nurse, au moment où celle-ci la bordait dans son petit lit :

« Je tâcherai d'être toujours sage, car oncle Edouard est vraiment très embarrassé quand il doit me punir. Il ne sait pas comment faire ! Il avait l'air tout à fait malheureux et il a dit qu'il ne voulait plus avoir à s'occuper de mes punitions ! »

Et Sir Edouard, en achevant son dîner solitaire, murmura :

« Cette petite est certainement bien gênante, par moments, mais réellement sa présence me manque ce soir. C'est la petite fille la plus originale que je connaisse ! »

IV

CHEZ LE GARDE-FORESTIER

Un dimanche matin, Sir Edouard, debout devant la cheminée du hall où brûlait un bon feu, achevait de boutonner ses gants avant de se rendre au culte, quand une petite voix vint à lui du haut de l'escalier.

« Oncle Edouard, est-ce que je peux descendre ? J'ai quelque chose à vous demander ».

Sir Edouard ayant accordé la permission demandée Milly descendit l'escalier en dansant ; puis, tra versant le hall, elle vint glisser sa petite main dans celle de son oncle et leva vers lui un visage anxieux.

« Voulez-vous m'emmener au culte avec vous ? demanda-t-elle. Nurse pense que je suis assez grande pour y aller ; et puis je suis déjà allée au service de l'après-midi, vous savez » (1).

(1) En Angleterre, dans la plupart des églises il y a deux services : le culte du matin, et un second service, plus court. Panrès-midi.^F

Sir Edouard hésita :

« Si je vous emmène, vous remuerez tout le temps.
J'ai horreur de cela !

— Je resterai tranquille. Je ne ferai pas plus de
bruit qu'une souris.

— Vous pouvez venir. Mais si vous vous tenez mal,
je ne vous emmènerai plus jamais. Allez vous prépa-
rer et dépêchez-vous ».

Quelques instants plus tard, Sir Edouard et sa
petite nièce descendaient l'avenue du château. Milly
portait une grosse Bible sous le bras et s'efforçait de
régler son pas sur celui de son oncle.

Le banc seigneurial, au temple (1), était de forme
ancienne et très haut. La tête de Milly n'atteignait pas
le sommet du dossier. La petite fille demeura tran-
quille et silencieuse pendant toute la durée du culte,
et s'appliqua à imiter son oncle en tous points. Celui-
ci faillit perdre son sérieux quand, en entrant dans le
temple, Milly se découvrit en même temps que lui et
se recueillit un moment, en mettant- son chapeau de
vant sa figure comme elle le vit faire à son oncle.

Mais quand le sermon commença, les yeux sombres
de la petite fille se fixèrent sur le pasteur, tandis que
celui-ci lisait le texte bien connu :

**(1) En Angleterre, surtout dans les églises de village, chaque
famille a sa place attitrée. Le seigneur et sa famille occupent un
banc réservé, souvent armorié.**

« Je me lèverai et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes serviteurs ».

Le sermon dura une demi-heure. Milly l'écouta attentivement, sans quitter des yeux le pasteur.

« Vous savez, oncle Edouard, dit-elle, tandis qu'ils retournaient au château, j'ai écouté tout le sermon, et j'ai bien compris excepté les mots très longs. C'était magnifique d'entendre parler de l'enfant prodigue. Mais je me demande ce que le pasteur a voulu dire en parlant des gens qui s'éloignent de Dieu. Personne ne fait une chose pareille, n'est-ce pas ?

— Beaucoup de gens le font, dit l'oncle sèchement.

— Mais comment peuvent-ils s'éloigner de Dieu, puisque Dieu est partout ? Personne ne peut s'éloigner de Dieu ! Et pourquoi voudraient-ils le faire, puisque Dieu les aime ?

— Pourquoi l'enfant prodigue a-t-il quitté son père ?

Milly se mit à réfléchir.

« Je suppose qu'il désirait avoir des... des aventures. Je joue souvent à ça, vous savez. Toutes sortes de choses m'arrivent avant que je vienne m'asseoir au pied du hêtre — mais ce n'est pas la même chose avec Dieu. Je serais

épouvantée et très malheureuse si j'étais loin de lui. Cela ne peut pas m'arriver, n'est-ce pas ? Qui me garderait pendant que je dors ? Qui écouterait mes prières ? Oh, oncle Edouard, je crois que je mourrais de frayeur si j'étais loin de Dieu ! Je vous en prie, dites-moi que cela ne peut pas m'arriver ! »

Milly s'était arrêtée brusquement et, dans sa surexcitation, elle avait saisi son oncle par son par dessus. Elle avait les joues en feu et ses yeux étincelaient.

« Voyons, petite folle, dit Sir Edouard, il n'y a pas de danger que cela vous arrive. Ne vous excitez pas ainsi, et changeons de sujet. Il faut que j'aille voir Maxwell. Nous allons traverser le bois ».

Maxwell était le garde principal de Sir Edouard. Il habitait une maison à l'orée du bois. C'était la première visite de Milly, et Madame Maxwell, une per sonne au visage maternel, adressa à l'enfant un si affectueux sourire que celle-ci se rapprocha d'elle instinctivement.

« Quelle jolie pièce ! s'écria la petite fille en regardant autour d'elle avec admiration. Et quel beau chat ! Est-ce que je peux le caresser ? »

Madame Maxwell ayant répondu affirmativement, Milly fut bientôt installée sur une chaise garnie d'un coussin, avec le chat sur ses genoux, et tandis que Sir Edouard causait avec le

garde, la petite fille s'entretenait avec Madame Maxwell.

« Oncle Edouard, dit Milly quand ils furent sur le chemin du retour, Madame Maxwell m'a demandé de venir goûter chez elle demain. Est-ce que je peux y aller seule — toute seule ?

— Demandez à votre nurse. Je n'y vois pas d'inconvénient.

— J'aimerais habiter cette maison, continua la petite avec enthousiasme. Elle au milieu des arbres, et j'aime tant les arbres ! Et la forêt est si belle. Je pourrais m'y perdre, n'est-ce pas ? Je n'étais jamais allée dans la forêt jusqu'ici. Dans les histoires, les enfants se perdent toujours dans les bois. Oncle Edouard, croyez-vous que les arbres se parlent les uns aux autres ? Je crois qu'ils le font. Regardez-les. Ils secouent la tête et chuchotent entre eux. Ils parlent tout bas, parce que c'est dimanche. Quelquefois, ils se fâchent et se mettent à pleurer ; mais je préfère les entendre chanter ou murmurer. Aimez-vous les entendre ? Quand je suis au lit, je les entends, et je voudrais chanter avec eux. Nurse n'aime pas cela. Elle dit que c'est le vent qui pleure. Moi, je crois que ce sont les arbres qui chantent des cantiques à Dieu, et j'aime à les entendre. Qu'est-ce que vous en pensez, oncle Edouard ? >

Milly continuait à bavarder, et Sir Edouard disait un mot de temps à autre. En

définitive, il ne trouvait pas la compagnie de sa petite nièce ennuyeuse.

Lorsqu'ils furent arrivés au château, il dit à Milly que désormais elle pourrait aller au temple avec lui tous les dimanches. Milly entra dans sa chambre d'enfants avec un sourire radieux et confia à sa nurse qu'elle avait passé une matinée délicieuse, et qu'elle irait goûter « chez Madame Maxwell, dans les bois ».



LE SECRET DE MADAME MAXWELL

Le lendemain, Milly passa une charmante après-midi dans la maison du garde, et, le soir, quand elle descendit à la salle à manger, elle ne put s'empêcher de raconter sa visite à son oncle.

« Ils ont été si gentils pour moi, oncle Edouard ! Madame Maxwell avait fait un gâteau délicieux, et le chat avait un ruban rouge autour du cou en l'honneur de ma visite, et nous nous sommes assises au près du feu, Madame Maxwell et moi, et nous avons causé ensemble. Madame Maxwell m'a raconté de jolies histoires, et j'ai vu dans la salle à manger une belle image qui représentait l'enfant prodigue, et Madame Maxwell l'a décrochée et me l'a donnée pour que je puisse mieux la regarder. Je vais mettre de l'argent de côté pour en acheter une pareille, que je mettrai dans ma chambre. Vous savez, oncle Edouard... »

Milly s'arrêta court. Elle pencha de côté sa tête

bouclée et observa attentivement son oncle pendant une minute. Puis elle demanda d'un air de doute :

« Etes-vous capable de garder un secret, oncle Edouard ? Parce que, voyez-vous, j'aimerais vous le dire, mais Madame Maxwell ne veut pas qu'on en parle, et j'ai promis de ne pas en parler — c'est-à-dire de ne pas en parler aux domestiques.

— Je crois que vous pouvez avoir confiance en moi, dit Sir Edouard gravement.

— Eh bien, voilà ze que c'est. Je trouve que c'est absolument merveilleux. Madame Maxwell a un *vrai* fils prodigue».

Sir Edouard regarda Milly d'un air étonné. La petite fille poursuivit :

« Oui, réellement. C'est quand je parlais du tableau de l'enfant prodigue que Madame Maxwell s'est mise à s'essuyer les yeux avec le coin de son tablier, et qu'elle m'a dit qu'elle avait un fils qu'elle aimait beaucoup et qui s'était sauvé de la maison il y a neuf ans. Je me demande où j'étais, moi, il y a neuf ans ?

— Vous n'étiez pas encore née.

— Mais pourtant, je devais être quelque part ? >

Et là-dessus, l'imagination de Milly se mit à galoper dans une nouvelle direction. A la fin, la petite fille s'écria :



*Nous nous sommes assises auprès du feu, et Madame Maxwell
m'a raconté de jolies histoires..*

« Je pense que je devais être endormie dans les bras du Seigneur ; seulement, je ne m'en souviens pas, naturellement >.

Ayant éclairci ce point d'une façon satisfaisante à son idée, Milly reprit :

« Le fils prodigue de Madame Maxwell s'appelle Tommy. Il s'est sauvé de la maison quand il avait dix-sept ans parce qu'il n'aimait pas travailler à la forge — et Madame Maxwell et moi nous avons pleuré en pensant à lui — il avait des cheveux bouclés et il était très grand — et c'était un beau bébé quand il était petit, et il a eu le croup et... et des ...des *confusions* (1) — et quand il s'est sauvé, il a tiré de l'eau pour sa mère et allumé le feu avant de partir. Et Madame Maxwell dit qu'il doit être soldat ou marin, et que peut-être il a déserté, ou qu'il s'est noyé, ou qu'il a eu les jambes cassées, ou peut-être qu'il est aux Indes avec les Noirs (2) ; mais je lui ai dit qu'il devait plutôt s'occuper des pourceaux quelque part, comme dans la parabole. Alors elle a été un peu moins triste, et nous avons essuyé nos larmes, et elle m'a donné des pastilles de menthe. N'est-ce pas que c'est une histoire merveilleuse, oncle Edouard ?

— Absolument merveilleuse.

— Eh bien, nous étions en train de causer quand

(1) Milly veut dire : des convulsions.

(2) Milly fait ici une confusion : les Hindous appartiennent à la race blanche.

Mr Maxwell est entré ; et alors nous nous sommes tues, parce que Madame Maxwell m'a dit : « Cela rend mon mari si triste » ; mais, vous savez, quand Mr Maxwell m'a accompagnée pour traverser le bois, au retour, il m'a demandé de quoi nous avons parlé, et il m'a dit qu'il avait compris que nous parlions de son fils, qu'il l'avait vu dans les yeux de sa femme. Alors je lui ai demandé s'il courrait à la rencontre de Tommy pour l'embrasser quand il reviendrait, et s'il ferait un festin ; et il m'a dit qu'il ferait n'im porte quoi pour le voir revenir à la maison ».

Milly s'arrêta, puis elle dit d'un air pensif :

« J'aimerais avoir un père, oncle Edouard. Vous savez, ma nurse est une vraie maman pour moi ; mais les papas aiment tellement leurs enfants, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas toujours vrai, répondit Sir Edouard.

— Pourtant, le père de l'enfant prodigue aimait son fils, et Monsieur Maxwell aime Tommy ; et puis, voyez David : il avait un fils très méchant qui avait de longs cheveux — j'ai oublié son nom — et David pleura beaucoup à la mort de son fils. Quelquefois j'en parle à Dieu quand je suis au lit et il me semble — il me semble qu'il me prend dans Ses bras pour xn'endormir ; du moins, je crois qu'il le fait. Nurse dit que Dieu aime que je l'appelle mon Père, mais naturellement, ce n'est pas tout à fait la même chose que d'avoir un père sur la terre. Je trouve que Monsieur

Maxwell est un très bon père. Je lui ai dit que je prierais pour Tommy tous les soirs avant d'aller au lit, et puis je lui ai dit que Dieu avait beaucoup d'enfants prodiges, des gens qui s'étaient éloignés de Lui — c'est le pasteur qui l'a dit dimanche dernier, n'est-ce pas ? — Je vais demander à Dieu de les faire revenir. Connaissez-vous quelqu'un qui s'est éloigné de Dieu, oncle Edouard ?

— Vous parlez beaucoup trop, petite, dit Sir Edouard avec irritation. Restez tranquille et taisez-vous ».

Milly obéit immédiatement, et après quelques moments de silence, son oncle dit :

« Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous alliez chez les Mawvell, mais vous ne devez jamais emmener Fritz avec vous. Il ne lui est pas permis d'aller dans la forêt. Comprenez-vous ?

• — Oui, mais je le regrette beaucoup, parce que Fritz n'aime pas que je le laisse à la maison ; il y avait des larmes dans ses yeux quand Nurse lui a dit qu'il ne devait pas aller avec moi. Vous voyez, personne ne lui parle comme je le fais. Il aime que je lui raconte des histoires, et quand je suis rentrée, je lui ai raconté ma visite, alors, il désire venir aussi. Mais je ne le prendrai pas avec moi si vous dites non ».

Au moment où elle disait bonsoir à son oncle, avant d'aller se coucher, Milly s'arrêta un moment :

« Oncle Edouard, quand vous ferez votre prière ce soir, voulez-vous demander à Dieu de ramener Tommy à la maison ? Sa mère désire tellement qu'il revienne.

— Demandez cela vous-même, répondit brièvement le châtelain.

— Eh bien, si vous ne voulez pas prier pour ça, voulez-vous demander à Dieu de ramener tous les enfants prodiges ? Faites-le, oncle Edouard ! Ma dame Maxwell dit que sa seule consolation, c'est de prier pour Tommy ».

Sir Edouard ne répondit pas à cette requête et en joignit à Milly d'aller se coucher.

Quand la fillette eut quitté la pièce, il alla s'accouder à la cheminée et regarda le feu silencieusement, en fronçant les sourcils. Au bout d'un moment, il releva la tête avec un petit rire en disant :

« Où est ma boîte à cigares ? Je vais aller fumer sur la terrasse pour chasser ces idées ridicules. Il faudra que je mette un frein au bavardage de cette petite. Elle m'ennuie, à la fin ».

Et tandis qu'il allait et venait sur la terrasse, une petite fille en chemise de nuit blanche, agenouillée près de sa nurse, disait, les mains jointes et les yeux clos :

« Seigneur, ramène Tommy, et qu'il ne soit plus un enfant prodige ; fais qu'il revienne bien vite à la maison, et ramène aussi tous les enfants prodiges

qui se sont éloignés de Toi, pour l'amour de Jésus.
Amen ».

Sir Edouard n'avait pas échappé à plusieurs visites des dames du voisinage, qui offraient d'entourer sa petite nièce et de l'inviter à jouer avec leurs enfants ; mais toutes ces ouvertures avaient été courtoisement et fermement rejetées. Il leur dit que l'enfant était heureuse avec sa nurse, et qu'il ne désirait pas qu'elle fréquente d'autres enfants pour le moment. Dans un an ou deux, il la mettrait en pension.

Ainsi Milly fut abandonnée à son sort, plus d'une maman remarquant avec un hochement de tête :

« C'est une vie triste pour une enfant, mais Sir Edouard est un excentrique, et quand il a une idée dans la tête, on ne peut pas le faire changer d'opinion ».

La fillette n'était pas malheureuse, et quand les jours devinrent plus courts, et que ses promenades dans le parc devinrent plus brèves, elle s'étendait sur la peau de tigre, dans le hall, en compagnie de Fritz, et elle parlait au chien, lui adressant ses confidences enfantines.

Quelquefois son oncle la trouvait perchée sur la

large banquette, dans l'escalier (1). Son petit visage était appuyé contre la vitre, et un jour, tard dans l'après-midi, en Novembre, par un temps très froid, le châtelain lui fit des remontrances.

« Il fait trop froid pour vous ici, Milly, dit-il sévèrement. Vous devriez être dans la nursery (2).

— Je n'ai pas froid, répondit-elle. Je n'aime pas être dans la nursery toute la journée ; et quand il commence à faire sombre, Nurse allume la lumière et tire les rideaux, et alors il y a seulement le plafond, les murs et les images à regarder. J'en suis fatiguée, je les vois tous les jours !

— Et que voyez-vous ici ? demanda Sir Edouard.

— Venez vous asseoir près de moi, et je vous le dirai. Il y a de la place, oncle Edouard ; Fritz, pousse-toi ! Maintenant, regardez dehors avec moi. Je peux voir beaucoup de choses depuis cette fenêtre. J'aime regarder le monde. Et vous ?

— Est-ce que nous ne sommes pas dans le monde, ici ?

(1) Dans la plupart des maisons anglaises, il y a ce qu'on appelle un *window-seat* » (littéralement : un siège-fenêtre). C'est une large banquette, généralement garnie de coussins, qui se trouve placée dans l'embrasure d'une grande fenêtre, ce qui permet d'observer le jardin.

(2) Les Anglais appellent « nursery » une pièce réservée aux jeunes enfants, et où ceux-ci se tiennent habituellement dans la journée, sous la surveillance de leur < nurse >. Les Anglais considèrent que la place d'un jeune enfant n'est pas dans la cuisine, ni dans la salle à manger.

— Je suppose que nous y sommes, mais je veux parler du monde que Dieu a fait. L'intérieur des maisons n'a pas été fait par Dieu, n'est-ce pas ? Voyez-vous mes arbres ? Je peux voir Goliath de cette fenêtre ; il paraît féroce ce soir, et je peux presque l'entendre gronder. Et puis, oncle, voyez-vous ces jolis arbres élancés qui paraissent s'embrasser ? Je les appelle David et Jonathan ; ils s'embrassent comme David et Jonathan dans la forêt, vous savez. Vous en rappelez-vous ? Et voilà mon bouleau, un peu plus loin, c'est là que je m'assois quand je suis l'enfant prodigue. Il fait trop sombre pour voir les autres. J'ai des noms pour presque tous. J'aime les regarder, et ensuite, je vois paraître les étoiles. Je regarde aussi les oiseaux quand ils vont au lit. Il y a beaucoup de choses que je peux voir de cette fenêtre.

— Eh bien, maintenant, courez vite à la nursery ; vous avez été ici assez longtemps ».

Milly sauta à terre d'un air obéissant ; ensuite elle saisit la main de son oncle qui allait s'éloigner, et elle dit :

« Je veux juste vous montrer quelque chose, oncle Edouard. Je peux voir un grand morceau de la route d'ici, et quand il ne fait pas encore nuit, je m'assois et j'attends Tommy — c'est le fils prodigue de Madame Maxwell, vous savez—. Je serais si heureuse si je le voyais arriver un jour, la tête baissée, fatigué, et les vêtements déchirés. Je suis sûre qu'il viendra un

jour — Dieu l'amènera — et si je le vois la première, je courrais vite chez Monsieur Maxwell pour lui dire que son fils arrive, et alors il courra à sa rencontre. Ce sera merveilleux, n'est-ce pas ? »

Milly, les yeux brillants, rejeta en arrière sa chevelure bouclée et leva son visage vers son oncle pour quêter sa sympathie. Sir Edouard lui caressa les cheveux, et s'éloigna sans dire un mot.

VI

MILLY RENCONTRE LE FILS PRODIGE

« Oncle Edouard, Nurse et moi nous allons faire des emplettes : désirez-vous que je vous achète quel que chose ? Nous allons en voiture avec Harris ».

Milly, tout en parlant, gambadait sur le tapis, devant la porte du hall. C'était une matinée ensoleillée, mais le froid était très vif. Sir Edouard sortait de la salle à manger, tenant à la main le journal et un volumineux courrier. Il s'arrêta et regarda la petite fille vêtue d'un manteau de fourrure qui se tenait devant lui et levait vers lui un visage radieux ; il se souvint du temps où il envisageait la perspective d'un voyage à la ville voisine — située à une vingtaine de kilomètres — comme un de ses plus grands plaisirs.

« Oui, répondit-il en fouillant dans son gousset, vous pouvez m'acheter des plumes et du buvard. Je vais écrire sur un papier quelle sorte de plumes je désire ; voici de l'argent. Gardez la monnaie pour acheter ce que vous voudrez ».

Il lui tendait un demi-souverain (1) ; Milly le prit et devint rose de joie.

« Je n'ai jamais eu de pièces d'or ! s'écria-t-elle. Je vais pouvoir acheter des quantités de choses ! Merci beaucoup, oncle Edouard. J'avais justement envie d'acheter quelque chose, et j'avais seulement trois sous que la cuisinière m'a donnés ; à présent, je suis riche ! »

Il était tard dans l'après-midi quand Milly et sa nurse revinrent de la ville. Sir Edouard les rencontra dans l'avenue qui conduisait au château. Le visage de Milly était sombre et il y avait des traces de larmes sur ses joues. C'était tellement extraordinaire que Sir Edouard ne put s'empêcher de demander à la nurse ce qui s'était passé.

« Elle n'a pas été sage, Monsieur, j'ai le regret de vous le dire. J'ai rarement l'occasion de la gronder, mais elle m'a fait une telle peur cette après-midi que je ne suis pas prête à l'oublier de sitôt !

— Qu'a-t-elle donc fait ? Mais peu importe ; je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Vous me raconterez cela quand nous serons à la maison ».

La nurse devait être absolument bouleversée, car

(1) Le souverain est une pièce d'or (à l'effigie du roi d'Angleterre, d'où son nom).

à peine furent-ils dans le hall qu'elle se mit à raconter à Sir Edouard une histoire très embrouillée :

« J'étais à l'épicerie, Monsieur, et je savais que j'en avais pour un moment, car la cuisinière m'avait chargée de tant de commissions que j'avais été obligée de faire une longue liste. Je dis à Mademoiselle Milly : « Vous pouvez rester devant la porte, mais n'allez pas loin ». Elle sait qu'elle ne doit pas aller avec des gens de cette sorte ; j'ai entendu parler d'enfants qui avaient été enlevés de cette manière et qu'on avait retrouvés au coin d'une rue, à peine couverts de quelques haillons ; et penser qu'elle a pu suivre cet individu, sans même songer à mon anxiété... J'ai dû parcourir toutes les rues... et quant aux agents de police... ils sont absolument incapables de venir en aide à quelqu'un, tout ce qu'ils savent faire, c'est de vous regarder en grommelant. Et j'ai perdu ma bourse et mon parapluie, je les ai laissés quelque part ; j'ai passé deux heures à la chercher, et je n'ai pas eu le temps de faire mes commissions, et cet individu avait l'air de quelqu'un qui sort de prison. Je suis sûre que je n'aurai pas été dans une telle colère si je n'avais pas vu sa petite figure souriante, comme si elle n'avait rien fait de mal, comme si elle n'avait pas désobéi ouvertement, au risque d'attraper une maladie contagieuse au contact de cet individu, ou bien d'être enlevée, et peut-être assassinée, et sans avoir la moindre idée qu'elle avait été désobéissante, mais persuadée au contraire que je trouverais tout cela fort raisonnable ! »

La nurse s'arrêta pour reprendre haleine, tandis

que Milly baissait la tête et sanglotait. La petite fille paraissait maintenant tout à fait convaincue d'avoir mal agi.

Sir Edouard fut surpris de voir qu'il éprouvait de l'intérêt pour le chagrin de sa petite nièce.

« Je crois que je ne comprends pas très bien votre histoire, dit-il tranquillement. Mais certainement que Milly me la racontera elle-même. Venez dans mon bureau, petite ».

Et, prenant la main de la fillette dans la sienne, il emmena Milly dans son bureau, tandis que la nurse le regardait d'un air stupéfait. Le vieux maître d'hôtel, qui assistait à la scène, déclara d'un air solennel :

« Vous pouvez regarder, Nurse ! Rappelez-vous ce que je vous dis : cette petite fille le mènera un jour par le bout du nez. Je l'ai vu dès le début ; ce sera une terrible déchéance pour le maître ; mais les femmes finissent toujours par triompher — et cela commence alors qu'elles portent encore des robes courtes.

— Je ne vois rien d'extraordinaire au fait qu'un gentleman s'intéresse à l'enfant de sa propre sœur, riposta la nurse d'un ton bourru. Ce qui est extraordinaire, au contraire, c'est de voir qu'il l'a si long temps traitée comme si elle était un animal, ou un meuble, sans lui manifester aucune affection, alors qu'elle fait partie de sa famille. Ce n'est pas une



J'ai couru après lui, et je lui ai demandé s'il s'appelait Tommy

« déchéance » que d'avoir une lueur d'humanité de temps à autre ».

Et la nurse monta l'escalier quatre-à-quatre ; la perte de sa bourse et de son parapluie l'avait mise de fort mauvaise humeur.

Sir Edouard s'assit auprès du feu, et Milly se tint debout devant lui, une main appuyée sur le genou de son oncle, l'autre serrant son petit mouchoir qu'elle appuyait sur ses yeux ; elle essayait vainement de réprimer ses sanglots.

« A présent, ne pleurez plus, et racontez-moi ce qui est arrivé », dit Sir Edouard, secrètement ému de voir sa petite nièce dans un tel chagrin.

Milly se tamponna vigoureusement les yeux et regarda son oncle. Ses lèvres tremblaient.

« Je ne voulais pas désobéir, oncle Edouard, dit-elle. Il y a des *années* que Nurse n'a pas été fâchée comme ça contre moi, et je suis *tellement* malheureuse ! »

L'air lamentable de Milly toucha le cœur de Sir Edouard et, cédant à son impulsion, il fit ce qu'il n'avait jamais essayé de faire jusque-là : il prit la petite fille sur ses genoux et lui dit de raconter son histoire ; Milly, après avoir lutté un moment contre ses larmes, réussit à les refouler, et put raconter d'une façon suffisamment claire ce qui s'était passé.

« J'avais acheté vos plumes et votre papier-buvard, oncle Edouard, et je voulais aller chez un marchand de gravures pour dépenser l'argent qui me restait quand Nurse aurait fini à l'épicerie. J'étais devant la boutique. Et tout à coup, je vois venir un homme. Il boitait, et ses habits étaient tellement déchirés que j'ai pensé tout de suite que c'était un enfant prodigue, et je me suis dit que c'était peut-être Tommy qui revenait à la maison. Alors, j'ai oublié tout le reste, je n'ai plus du tout pensé à Nurse, j'ai oublié qu'elle m'avait dit de rester là, et j'ai couru après lui de toutes mes forces. Je l'ai rattrapé et je lui ai demandé s'il s'appelait Tommy. Il a paru très étonné, il s'est mis à rire et il a répondu : Non. Alors je lui ai demandé s'il était un enfant prodigue, parce qu'il avait tout à fait l'air d'en être un. Il m'a dit qu'il ne savait pas ce que je voulais dire. Alors je lui ai expliqué. Il m'a dit Qu'il n'avait jamais eu de maison, alors qu'il n'avait pas pu la quitter, mais pourtant il ressemblait tout à fait à l'homme que j'avais vu sur l'image, chez Madame Maxwell. Je lui ai dit, et après j'ai trouvé ce qu'il était réellement, et j'ai été très triste, mais en même temps très heureuse ».

Milly s'arrêta. Ses yeux profonds brillaient tandis qu'elle regardait son oncle ; elle reprit en baissant la voix :

« J'ai trouvé que c'était un enfant prodigue qui s'était éloigné de Dieu. Quand je lui ai demandé s'il s'était éloigné de Dieu, il m'a dit que oui ; c'est pour cela, naturellement, qu'il était en haillons et qu'il

était malheureux.

— Ce n'est pas toujours le cas, interrompit Sir Edouard, moitié ému, moitié amusé. Il y a des gens très riches qui s'éloignent de Dieu, et ils deviennent encore plus riches ensuite ».

Milly parut étonnée.

« Mais ils ne peuvent pas être heureux, oncle Edouard ! s'écria-t-elle. C'est impossible !

— Peut-être.

— Alors j'ai continué à parler à ce pauvre homme, et à la fin nous étions tout à fait loin des boutiques ; et alors il a pris un chemin qui descendait, et je l'ai suivi ; nous étions fatigués tous les deux, alors nous nous sommes assis sur des marches qui se trouvaient sous une voûte, et il m'a raconté son histoire. Il s'appelle Jacques, et son père et sa mère sont morts comme les miens ; et un soir, il était ivre, il est tombé et s'est cassé le bras, et on l'a emmené à l'hôpital. Quand il a été guéri, il a voulu recommencer à travailler, mais son patron n'a pas voulu le reprendre, parce qu'il avait pris quelqu'un d'autre à sa place, et il n'a pas pu trouver de travail. Je lui ai demandé s'il n'y avait pas de pourceaux à garder, mais il m'a dit qu'il n'y avait pas de pourceaux à Londres, c'était là qu'il était. Alors, pendant six mois, il a été « sur le

pavé » ; c'est comme ça qu'il a dit. Je lui ai demandé ce que cela voulait dire, il m'a répondu que ça voulait dire aller ici et là, sans avoir de maison. Il a parlé également « d'aller au pire », mais je n'ai pas compris tout à fait ce qu'il voulait dire. Alors je lui ai demandé pourquoi il ne revenait pas à Dieu, et il m'a dit qu'autrefois il était un brave garçon, qu'il allait à l'Ecole du Dimanche quand il était petit, qu'il avait un oncle qui était boulanger à Londres et que c'était un brave homme, et qu'il aurait voulu que son neveu aille vivre avec lui, mais que lui n'avait pas voulu, que c'était trop bon pour lui. Et je lui ai demandé pourquoi il n'y allait pas maintenant, et il m'a dit que c'était trop loin, qu'il ne pouvait pas aller à Londres à pied, et qu'il n'avait pas d'argent pour prendre le train. Alors j'ai ouvert mon porte-monnaie et nous avons compté l'argent ensemble, et il a dit que ce serait juste assez pour payer son voyage, si je voulais lui prêter cet argent. Alors, naturellement, je lui ai prêté, et il m'a demandé mon nom, et où j'habitais, et je lui ai dit.

— Le misérable ! murmura Sir Edouard.

Milly s'interrompt.

« Pourquoi paraissez-vous fâché, oncle Edouard ? J'étais si contente de lui donner l'argent ; nous avons parlé longtemps, et je l'ai supplié de ne plus être un enfant prodigue. Eh bien, savez-vous ? Il ne voulait pas croire que Dieu l'aimait, et il ne voulait pas croire que Dieu désirait qu'il revienne à Lui. Je lui ai dit que je serais tout à fait effrayée si je m'éloi

gnais de Dieu et lui... eh bien, ça avait l'air de lui être tout à fait égal ; il dit que personne ne s'occupait de lui, que personne ne se souciait qu'il soit pendu, ou mort, ou n'importe quoi ; alors je lui ai dit que personne ne s'occupait de moi non plus, excepté Nurse, mais que Dieu s'en occupait. Je sais que Dieu m'aime, et il aime aussi Jacques, n'est-ce pas, oncle Edouard ?

— Et quand est-ce que votre nurse vous a retrouvée ? » demanda Sir Edouard, éludant la question.

La petite figure de Milly, qui s'était illuminée tandis que la fillette racontait son histoire, s'assombrit de nouveau, et elle baissa la tête.

« Elle était terriblement fâchée contre moi ; elle était toute rouge et elle avait très chaud, et elle m'a emmenée brusquement, en disant que Jacques était un voleur et un vagabond. Elle m'a grondée tout le long du chemin, et je crois qu'elle ne m'aimera plus jamais. Elle dit que c'est tout à fait par hasard qu'elle m'a trouvée, et que si elle n'avait pas pris ce chemin-là, j'aurais peut-être été perdue pour toujours (1). Et ce qui l'a surtout mise en colère, c'est que j'ai donné une poignée de main à Jacques et que je lui ai dit au revoir en partant. Je ne crois pas que Nurse courrait à la rencontre du fils prodigue si elle en avait un ; elle pense que tous les gens mal vêtus sont méchants.

(1) La nurse a raison, Milly a été très imprudente. Il ne faut jamais suivre un inconnu, c'est très dangereux.

Mais... je suis vraiment fâchée d'avoir été désobéissante. Croyez-vous que j'ai été très méchante, oncle Edouard ? »

Sir Edouard tirailla sa moustache.

« Je pense que c'était mal de courir après un individu de ce genre, et je comprends parfaitement le mécontentement de votre nurse. Elle a été très anxieuse à votre sujet.

— Croyez-vous que Dieu soit très fâché contre moi ?

— Dieu n'aime pas les enfants désobéissants.

— Est-ce que je peux me mettre à genoux et lui demander pardon tout de suite ? »

Sir Edouard hésita.

« Je pense qu'il est préférable que vous alliez à la nursery.

— Je ne désire pas voir Nurse avant de l'avoir fait. Est-ce que je peux ? Voulez-vous aussi demander à Dieu de me pardonner ?

— Votre prière sera tout à fait suffisante ».

Milly se laissa glisser à terre, s'agenouilla, joignit les mains et ferma les yeux.

« Mon Dieu, veux-tu me pardonner, s'il te plaît ? dit-elle doucement. Je regrette d'avoir désobéi à Nurse et de m'être sauvée. S'il te plaît, prends soin de Jacques, et ramène-le à Toi, pour l'amour de Jésus.

Amen ».

— A présent, courez vers votre Nurse, et ne pleurez plus », dit Sir Edouard en se levant.

Au moment où elle atteignait la porte, Milly se retourna et dit d'un air pensif :

« Croyez-vous que Nurse est toujours en colère ?

— Dites-lui de ma part qu'elle n'a pas besoin de vous gronder davantage ; la perte de votre argent vous servira de leçon.

— Mais je ne l'ai pas perdu, oncle Edouard ! Je l'ai prêté à Jacques. Il n'a pas voulu que je le lui donne ; il a dit qu'il me le renverrait dans une lettre ».

Sir Edouard se mit à rire d'un air incrédule. Milly gravit l'escalier et fut reçue à bras ouverts par la nurse à la porte de la chambre.

« Allons, ma chérie, ne vous tourmentez plus. J'ai été très fâchée contre vous, mais cela n'arrivera plus. Venez goûter. J'ai pris une tasse de thé et cela va mieux à présent. Ne pleurez plus ; je ne puis supporter de voir vos larmes ».

Là-dessus, la nurse prit Milly dans ses bras ; et la pauvre petite Milly murmura, en lui mettant ses bras autour du cou :

« J'avais peur que vous ne m'aimiez plus jamais.

J'ai dit à Dieu que je regrettais d'avoir désobéi ; est-

ce que vous voulez bien me pardonner ?

— Mais oui, mon agneau. Et soyez tranquille, je vous aimerai toujours, même si vous étiez deux fois plus turbulente ! >

L'ACCIDENT

Une quinzaine de jours plus tard, Sir Edouard, qui ouvrait toujours la boîte aux lettres lui-même, trouva une lettre adressée à sa nièce. Il envoya un domestique chercher la petite fille. Celle-ci arriva, fort étonnée, car elle savait que son oncle ne voulait être dérangé sous aucun prétexte à l'heure du petit déjeuner. Mais quand elle vit le courrier sur la table, Milly s'écria joyeusement :

« Bonjour, oncle Edouard ! Je suis sûre qu'il y a une lettre de Jacques pour moi, n'est-ce pas ? Je l'ai attendue tous les jours ! »

— Je crois que ce doit être ça, si j'en juge par l'écriture. La voici, ouvrez-la ».

Milly prit la lettre, et ses petits doigts tremblaient d'émotion tandis qu'elle l'ouvrait en murmurant :

« Je savais qu'il tiendrait sa promesse. Je savais que ce n'était pas un voleur ».

Un mandat tomba de l'enveloppe.

« Eh bien, vous aviez raison, petite, dit Sir Edouard. C'est moi qui avait tort. Voulez-vous que je vous lise la lettre ?

— Oui, s'il vous plaît, oncle Edouard ».

Le châtelain lut ce qui suit :

« Je tiens ma promesse, chère Mademoiselle, et vous renvoie avec beaucoup de remerciements l'argent que vous m'aviez prêté. Je suis arrivé à Londres après un bon voyage, et je n'ai pas touché à un verre d'alcool depuis que je vous ai rencontrée. Je travaille maintenant avec mon oncle, qui a eu la bonté de me prendre chez lui. Je gagne douze shillings par semaine et j'ai recommencé à aller à l'église. Mon oncle a un copain qui est prédicateur dans les rues (1). Il a affaire à des garçons comme moi, et je lui ai parlé de Tommy Maxwell, et il m'a dit qu'il le chercherait. Chaque soir, je demande à Dieu de vous bénir, et j'espère être maintenant dans le bon chemin, et je vous remercie pour tout ce que vous m'avez dit, et que je n'ai pas oublié.

Respectueuses salutations.

Jacques Gray ».

Quand Sir Edouard eut fini de lire la lettre, il la

(1) En Angleterre, on fait beaucoup de réunions en plein air : dans les rues, sur les places publiques, dans les parcs.

reposa sans mot dire. Le visage de Milly était rayonnant.

« C'est la première fois de ma vie que je reçois une lettre, oncle Edouard ! Mais je ne comprends pas très bien tout ce qu'il me dit. Voulez-vous me l'expliquer ? »

Sir Edouard lui expliqua la lettre, puis il envoya la fillette la montrer à sa nurse. Quand Milly fut partie, il demeura longtemps absorbé dans ses pensées, oubliant d'ouvrir son courrier et de manger son déjeuner.

L'après-midi de ce jour-là, Sir Edouard fut victime d'un accident. Il était allé faire une promenade à cheval ; sa monture s'emballa et Sir Edouard fut projeté sur le sol où il demeura inanimé. L'accident avait eu lieu sur une route déserte, et Sir Edouard n'était accompagné d'aucun de ses domestiques. Ce ne fut qu'une heure plus tard qu'un fermier revenant du marché passa sur le lieu de l'accident et découvrit le châtelain étendu sur la route.

Il était sept heures du soir quand le blessé fut ramené au château. Sir Edouard était blessé à la tête et il avait trois côtes cassées. Le docteur, appelé en toute hâte, voulait télégraphier à Londres pour faire venir une garde-malade, mais le châtelain, qui avait repris connaissance, s'y opposa

violemment, disant qu'il les avaient en horreur. Finalement, ce fut la nurse de Milly qui s'offrit comme garde-malade.

La pauvre petite Milly demeura donc complètement abandonnée. Elle errait à travers le château comme une âme en peine, avec le chien sur ses talons. Elle était très angoissée au sujet de son oncle, mais, malgré ses supplications, le docteur refusa de la laisser pénétrer auprès de Sir Edouard.

Le blessé fut bientôt hors de danger, mais la convalescence fut très longue. Milly supplia qu'on la laissât rendre visite à son oncle, mais en vain. A la fin, pour tant, le docteur lui accorda la permission de faire une visite très courte. Milly entra dans la chambre sur la pointe des pieds, portant un paquet enveloppé de papier brun. Elle s'approcha du lit et regarda avec effroi la tête bandée et le visage ravagé de son oncle. Sir Edouard lui tendit la main et Milly la prit dans les siennes ; puis elle dit d'un air pensif, en fixant ses yeux bruns sur son oncle :

« Il y a si longtemps que je désirais vous voir, oncle Edouard ! J'aurais voulu que vous me permettiez de venir vous soigner >.

Sir Edouard sourit et secoua la tête. Milly reprit :
« J'ai beaucoup prié pour vous et j'ai demandé à Dieu de vous guérir. Je suis sûre qu'il m'exaucera. Nurse dit que je ne dois pas rester longtemps près de vous, mais je vous ai apporté un cadeau. Mr Maxwell est allé à la ville, et je lui ai

demandé de me l'acheter avec l'argent que Jacques m'a renvoyé. Est-ce que je peux défaire le paquet ? »

Lisant un assentiment dans les yeux de son oncle, Milly ouvrit le paquet, et en tira une superbe gravure qui représentait l'enfant prodigue.

«N'est-ce pas que c'est magnifique, oncle Edouard? Voilà l'enfant prodigue, couvert de haillons, qui se hâte sur la route, et au loin, on voit son vieux père qui vient à sa rencontre ; pouvez-vous lire ce qui est écrit au-dessous ? « Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ». J'ai pensé que cela vous ferait plaisir de regarder ce beau tableau de votre lit. Je vais le mettre debout au pied du lit, en l'appuyant contre les barreaux pour qu'il se tienne droit. Comme ça, vous le verrez très bien ».

Sir Edouard s'efforça de paraître content et dit à voix basse :

« Merci, petite. Je puis le voir très bien ainsi ».

Mais il ajouta entre ses dents, trop bas pour que Milly puisse l'entendre :

< Je me demande si elle fait exprès de ramener toujours ce sujet. J'en suis excédé à la fin ! Je ferai enlever ce tableau quand elle sera partie ».

Mais il ne le fit pas. Il regarda le tableau d'un air pensif, et quand la nurse lui

demanda, un peu plus tard, si elle devait l'ôter, il fit signe que non.

Personne ne pouvait connaître ses pensées durant ces longues journées et ces nuits de fatigue et de souffrance ; l'agitation du corps n'égalait pas celle de l'âme, et le passé revenait à son esprit d'une façon extraordinairement vivante. Les années perdues, les talents mal employés, et, par-dessus tout, le cœur fermé envers Dieu, semblaient maintenant se dresser en jugement contre lui. Souvent, dans sa détresse, il gémissait à voix haute, et souhaitait que l'inconscience vînt à son aide et fit taire sa mémoire accusatrice.

»
◆*

Cet après-midi là, Milly alla rendre visite à Madame Maxwell. Le temps était gris et il faisait très froid. Un ordre parfait régnait dans la petite cuisine de Madame Maxwell ; le feu qui brûlait dans l'âtre allumait des reflets sur la batterie de cuisine suspendue au mur, et les assiettes de porcelaine blanche et bleue, alignées sur le dressoir ancien, étaient éclairées par une lueur rougeâtre.

Madame Maxwell, assise sur un fauteuil rustique, avec un tablier d'une blancheur immaculée, tricotait activement tout en parlant ; Milly était assise près d'elle, sur un tabouret bas, et tenait le chat dans ses bras ; ses boucles châtain-doré étaient répandues sur ses épaules, et ses grands yeux

noirs regardaient fixe
ment le feu.

« Aimez-vous l'hiver, Madame Maxwell ? demanda
la petite fille.

— Eh bien, ma chérie, il est certain que je préfère
l'été. Mais puisque le Seigneur nous envoie l'hiver, il
doit avoir ses raisons, et je ne crois pas que ce soit
bien de se plaindre du mauvais temps, ou d'aller
dans les pays étrangers pour avoir du soleil, comme
font certaines personnes. Je pense que ces gens-là ne
doivent pas avoir de soleil dans leur cœur pour se
laisser influencer de cette manière par le mauvais
temps.

— Je trouve que l'hiver est très triste, Madame
Maxwell. Les arbres me font de la peine ; ce matin,
je suis sortie avec Fritz ; les arbres tremblaient de
froid, ils paraissaient presque morts. Je leur ai dit
que l'été reviendrait, mais ils ont soupiré et ils ont
secoué la tête. J'étais très triste, ce matin. Je suis allée
à la pépinière, vers le bas de la pelouse, et sur le
sentier, j'ai trouvé une pauvre grenouille morte. Je
l'ai ramassée et je l'ai enterrée. Un peu plus loin, j'ai
trouvé des plumes d'oiseau par terre ; je suis sûre
que c'est un méchant chat qui a dû manger un petit
oiseau, et je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer, telle
ment ça m'a fait du chagrin ! »

L'accent de Milly était tout à fait pathétique. Mada
me Maxwell s'arrêta de tricoter et regarda l'enfant.

« Vous paraissez tout à fait triste, ma chérie. Comment va votre oncle, aujourd'hui ?

— Je crois qu'il va mieux, mais il ne doit pas parler, et Nurse ne veut pas me permettre de rester à côté de lui. Je crois que c'est l'hiver qui me rend triste, Madame Maxwell ».

Il y eut un moment de silence. Milly caressait le chat d'un air pensif.

« Si oncle Edouard était mort, dit-elle au bout d'un moment, je me demande ce qu'on aurait fait de moi ? Est-ce qu'on m'aurait mise à l'hospice ?

— A l'hospice ! Vous n'y pensez pas, ma chérie. Mon mari et moi, nous parlions de vous l'autre jour, et nous disions que vous seriez, un jour, la maîtresse du domaine. Vous êtes la seule héritière de Sir Edouard. Aller à l'hospice ! Un endroit où on met les enfants abandonnés et les vagabonds !

— J'ai entendu les servantes parler entre elles, reprit Milly. Elles disaient qu'elles se demandaient ce qu'on ferait de moi. Oncle Edouard est mon seul oncle, je n'ai personne d'autre chez qui je puisse aller. Je voudrais avoir un père, Madame Maxwell, il y a longtemps que je le désire. Je ne me rappelle pas du tout de mon père. Je me souviens de ma mère, mais elle était toujours malade, et elle disait que je la fatiguais. Quand je suis arrivée ici, je pensais qu'oncle Edouard serait un peu comme un père ; Miss Kent le disait. Mais je crois que je

l'ennuie ; j'aime
rais qu'il me prenne dans ses bras et qu'il m'em
brasse. Par moments, il me semble que personne ne
m'aime.

— Il y a dans le four un certain petit pâté aux
pommes qui me paraît avoir envie de sortir», dit
vivement Madame Maxwell, en se levant d'un bond.
Elle avait les yeux humides et ne voulait pas que la
petite fille s'en aperçut.

L'air pensif de Milly disparut aussitôt. Un pâté aux
pommes avait de grands charmes pour la petite fille,
et personne n'aurait pu croire que l'enfant rieuse qui
dansait de joie à travers la pièce et grimpait sur une
chaise pour prendre une assiette sur le dressoir, était
la même qui, un instant auparavant, tenait de si
mélancoliques discours sur la tristesse de l'hiver et
sur sa malheureuse situation d'orpheline.

« Est-ce que vous faisiez de ces bons pâtés aux
pommes pour Tommy ? » demanda Milly quand elle
fut installée devant le gâteau.

Tout en maniant avec ardeur son couteau et sa
fourchette, elle paraissait parfaitement heureuse.

« Oh ! certainement. Quand il revenait de la forge,
le samedi, j'avais toujours un pudding pour lui ; il
disait que personne ne faisait la cuisine comme sa
maman.

— Je trouve qu'il met bien longtemps à revenir,

Madame Maxwell. Je suis fatiguée d'attendre. Je voudrais qu'il revienne pour Noël.

— Je ne suis pas fatiguée d'attendre, dit Mme Maxwell doucement. Il y a neuf ans que j'attends Tommy, et parfois, il me semble que c'est seulement hier qu'il est parti. Par moments, je me sens bien triste ; je voudrais savoir s'il est mort ou vivant. Mais le Seigneur me console, et je sais qu'il sait où se trouve Tommy et qu'il permettra que je l'apprenne au moment où Il le jugera bon.

— J'attends Tommy tous les jours, dit Milly. Hier soir, j'ai parlé de lui à Dieu, et il m'a semblé que Dieu me disait qu'il allait bientôt revenir. Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit là la semaine prochaine ! »

Le garde entra à ce moment, et Milly sauta de sa chaise immédiatement.

« Je crois qu'il est l'heure de rentrer, dit-elle. Nurse a dit que je devais être de retour à quatre heures. Allez-vous me reconduire, Monsieur Maxwell ?

— Est-ce que je ne vous reconduis pas toujours au château ? dit le garde avec enjouement. Savez-vous que quatre heures sont sonnées depuis dix minutes ? Quand vous et ma femme vous mettez à bavarder en semble, vous ne vous apercevez pas que le temps passe ».

Madame Maxwell jeta un plaid épais (1) sur les épaules de Milly et elle l'en enveloppa.

« Maintenant, ma chérie, au revoir jusqu'à votre prochaine visite, et ne soyez pas triste dans ce grand château. Votre oncle sera bientôt guéri, et votre nurse aura le temps de s'occuper de vous. Je me demande à quoi toutes ces servantes sont bonnes, si elles ne sont même pas capables d'amuser une enfant !

— Nurse n'aime pas que j'aie à l'office, dit Milly. Et je lui ai promis de ne pas y aller. Sarah reste à la nursery avec moi, mais souvent elle me laisse pour aller bavarder avec les autres bonnes. Au-revoir, Madame Maxwell ».

Il commençait à faire nuit. Le garde prit l'enfant dans ses bras robustes, et se mit à marcher à grands pas. Au moment où il passait dans un coin particulièrement sombre, un homme jaillit soudain des buissons et prit ses jambes à son cou.

Maxwell, en colère, se mit à crier :

« Que je te voie encore ici, coquin, et tu auras affaire à moi !

— Oh ! s'écria Milly, qui est-ce ?

— Un de ces maudits braconniers — ils sont tous les jours ici à guetter les lapins. Si je n'avais pas à

(1) Le plaid est une cape de lainage écossais, à carreaux de couleurs vives, que portent les montagnards d'Ecosse.

m'occuper de vous, et si j'avais eu mon bâton, il aurait passé un mauvais quart d'heure !

— Mais vous ne lui auriez pas fait de mal ?

— Je lui aurais donné une bonne leçon, voilà ce que j'aurais fait !

— Mais il ne faut pas, Monsieur Maxwell ! Pensez donc, c'était peut-être... Tommy qui revenait à la maison ! Vous n'avez pas pu voir qui c'était, n'est-ce pas ? Ce serait épouvantable si vous chassiez Tommy !

— N'ayez pas peur de ça, dit le garde d'un ton plus calme. Mon fils ne se cacherait pas comme ça. C'était un homme en haillons, un rôdeur.

— Les fils prodiges sont presque toujours en haillons ; c'était peut-être le fils prodigue de quelqu'un, Monsieur Maxwell !

— C'était seulement un braconnier, ma chérie, et je crois que je le connais. Il est depuis quelque temps à l'auberge du «Dragon Bleu», et il rôde toujours par ici.

— Peut-être que c'est un enfant prodigue qui s'est éloigné de Dieu, dit Milly doucement, comme Jacques ».

Le garde ne répondit pas. Mais quand, un peu plus tard, il déposa la petite fille sur le sol, dans le hall du château brillamment éclairé, il dit :

« Ne vous tourmentez pas au sujet de Tommy. Je le reconnaîtrais tout de suite. Il ne s'enfuirait pas en voyant son père ».

Milly regagna sa chambre, et ce soir-là, elle ajouta une autre requête à sa prière :

< Et s'il te plaît, Seigneur, si l'homme qui s'est sauvé en voyant Monsieur Maxwell est un fils prodigue, ramène-le vers son père. Pour l'amour de Jésus. Amen ».

VIII

UNE VISITE IMPREVUE

« Nurse, où est Milly ? Je ne l'ai pas vue depuis plusieurs jours. Allez la chercher et amenez-la moi cette après-midi ; pendant qu'elle sera auprès de moi, vous irez respirer l'air. Je suis assez bien pour que vous me laissiez à présent ».

Le ton de Sir Edouard était impatient ; il était maintenant en convalescence, et la nurse le trouvait un malade très difficile. Rien ne lui plaisait, et il fatiguait la nurse avec ses plaintes continuelles.

« Je pensais qu'elle vous ennuerait, Monsieur ; elle m'a demandé chaque jour de venir vous voir. Je vais aller la chercher immédiatement ».

Milly apparut peu après avec un tablier propre, son petit visage éclairé par un sourire. Tandis qu'elle grimpa dans le fauteuil qui se trouvait près du lit, et qu'elle caressait doucement la main que son oncle lui avait donnée, elle dit avec des yeux brillants :

« Nurse dit que je puis rester seule avec vous, oncle

Edouard. C'est merveilleux. Est-ce que je peux vous donner vos remèdes, et être votre infirmière ?

— Je ne peux vous promettre cela, mais vous pouvez vous asseoir ici et me parler.

— De quoi parlerons-nous ?

— De ce que vous voudrez. Vous n'êtes jamais embarrassée pour trouver un sujet de conversation ».

Milly réfléchit un moment.

« J'ai pu parler à si peu de gens, ces temps-ci, vous savez. Je parlais surtout à Fritz. Il me comprend, j'en suis sûre, mais il en peut pas me répondre.

Quand serez-vous tout à fait guéri, oncle Edouard ?

— Pas avant Noël, je le crains.

— Oh ! que c'est long ! Mais je suis bien contente que vous alliez mieux. Nurse dit que c'est heureux que vous ne vous êtes pas cassé le cou. Savez-vous, j'ai vu quelque chose de triste, hier matin. J'étais dans la pépinière avec Fritz, et nous avons trouvé un cher petit lapin qui avait été pris au piège. Le garde dit que c'est un braconnier qui a mis ce piège, et il était très en colère. Le lapin était tout à fait mort, et ses deux pattes de derrière étaient cassées. Est-ce que ce n'est pas épouvantable ? Qu'est-ce qu'un braconnier, oncle Edouard ?

— C'est un voleur, un homme qui vole du gibier.

— Monsieur Maxwell dit qu'il y a des tas de braconniers par ici. Et j'ai tellement peur qu'il prenne Tommy pour un braconnier quand il reviendra. J'es père qu'il fera bien attention, parce que s'il fait nuit, il pourrait se tromper. Est-ce que ce ne serait pas épouvantable s'il frappait son propre fils ! Et je sup

pose que Tommy ressemblera beaucoup à un braconnier. Il aura sûrement des habits sales et déchirés. Si j'étais... »

Ici Milly s'arrêta, et regarda fixement devant elle pendant quelque minutes, sans rien dire.

« Eh bien ? » demanda Sir Edouard d'un ton in terrogateur, en regardant avec intérêt sa petite nièce.

— Je pensais que si j'étais un enfant prodigue — je veux dire un vrai enfant prodigue, pas seulement pour jouer, comme je le fais — je préférerais être un enfant prodigue de Dieu, plutôt que d'être l'enfant prodigue de quelqu'un d'autre.

— Pourquoi ?

— Parce que je serais sûre qu'il me recevrait et me pardonnerait. Nurse m'a dit qu'elle avait un cousin qui s'était enfui de chez ses parents, pour s'engager comme soldat, et quand il l'a regretté et qu'il a voulu revenir à la maison, son père lui a fermé la porte au nez, et a refusé de le recevoir. Et puis, il y a Tommy : je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur que son père ne le reconnaisse pas. Mais Dieu ne peut pas se tromper. Ce doit être merveilleux de courir se jeter dans les bras de Dieu, et de l'entendre dire « Apportez vite la plus belle robe et mettez-la lui ». J'aimerais qu'il me dise cela ».

Le petit visage de Milly brillait de plaisir à cette pensée, et elle tourna son regard expressif vers son oncle, qui l'écoutait en fronçant les sourcils.

« Et supposez que Dieu ne veuille pas vous recevoir ? dit le châtelain. Supposez que vous êtes restée trop longtemps loin de Lui, et que vous avez refusé d'écouter Sa voix quand Il vous appelait, et alors,

quand vous désirez revenir, vous sentez qu'il est trop tard. Que feriez-vous alors ? »

« Mais, oncle Edouard, il n'est jamais trop tard pour Dieu, n'est-ce pas ? Monsieur Maxwell dit qu'il serait heureux de voir Tommy, même s'il arrivait au milieu de la nuit, et Dieu ne renverrait jamais un de ses fils prodiges. Il les aime tant qu'il a envoyé Jésus mourir pour eux. Il ne dirait jamais qu'il ne veut pas les recevoir ».

Sir Edouard ne dit rien de plus, et après un autre silence, la fillette reprit :

« J'ai demandé à Madame Maxwell, l'autre jour, si elle avait quelques habits pour Tommy quand il arriverait à la maison, et elle m'a fait monter dans la petite chambre de son fils, et elle a ouvert un grand tiroir, et elle m'a dit de regarder dedans. Et il y avait ses habits du dimanche, et un mouchoir de soie avec de la lavande dedans, et une belle cravate rayée, et elle m'a dit que ces habits étaient là depuis neuf ans, et qu'elle les secoue et les brosse chaque samedi. Il n'a pas mis ses plus beaux habits quand il s'est enfui, vous savez ; il les a laissés. Alors, ils sont tout prêts pour lui. La seule chose que Madame Maxwell n'a pas, c'est l'anneau.

— L'anneau ? dit le châtelain, amusé.

— Oui, l'anneau, répéta Milly ardemment. Monsieur Maxwell devra dire : « Mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds ». Madame Maxwell avait seulement une paire de pantoufles pour Tommy. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'elle n'avait pas de souliers pour Tommy, alors nous avons cherché, et elle a trouvé une paire de souliers qui étaient un peu trop petits pour Monsieur Maxwell, et je les

ai mis dans le tiroir moi-même. Madame Maxwell dit qu'il n'aura pas besoin d'un anneau, et elle pense que les gens, à l'époque de la Bible, s'habillaient d'une façon différente, et elle a dit que Tommy était le fils d'un homme pauvre, pas le fils d'un riche. Mais moi, je ne sais pas. Cela m'ennuie de ne pas avoir de bague pour lui. Je suppose que vous n'en avez pas une, oncle Edouard, que vous aimeriez lui donner ? »

Sir Edouard se renversa sur ses oreillers, et il se mit à rire aux éclats. Puis, voyant le visage troublé de Milly, il dit :

« Attendez jusqu'à ce que Tommy revienne, petite, il sera temps alors de s'occuper de la bague. Mais je suis d'accord avec sa mère à ce sujet : cela ne lui conviendrait pas du tout.

— Vous avez fait enlever la gravure que je vous avais donnée, oncle Edouard, dit soudain Milly en regardant autour d'elle. « Ah ! vous l'avez fait suspendre au mur. C'est très bien, à cet endroit. Vous pouvez la voir de votre lit. Aimez-vous la regarder ? Est-ce que cela vous fait plaisir ?

— Je ne peux pas dire cela, répliqua Sir Edouard, en jetant un coup d'œil au tableau. Pourquoi cela devrait-il me faire plaisir ?

— Oh ! c'est si agréable de penser qu'il rentre à la maison après tant de temps. Je me demande s'il lui a fallu beaucoup de temps pour faire le chemin à pied. Combien de temps pensez-vous qu'il faut à un des enfants prodiges de Dieu pour revenir à Lui, oncle Edouard ?

— Longtemps, je pense, répondit le châtelain lentement.

— Mais combien de temps ? Deux jours ? Six heures ? Une semaine ?

— Cela dépend peut-être du temps pendant lequel ils ont été éloignés de Dieu.

— C'est plutôt difficile à comprendre, dit Milly, en fronçant les sourcils d'un air perplexe, parce que Dieu est partout, n'est-ce pas ? et je croyais qu'il était près d'eux tout le temps. J'en ai parlé à Nurse, et elle m'a dit que Dieu était près d'eux, seulement, ils ne voulaient rien lui dire, et ils faisaient mal, et ils fermaient leur cœur à Jésus, et ils laissaient Satan entrer, alors Dieu les laissait, jusqu'à ce qu'ils se repentaient. Je suppose qu'ils n'ont qu'à dire : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils », alors Dieu les prend dans Ses bras, et Il leur pardonne.

— Ecoutez, Milly, nous avons assez parlé de ce sujet. Parlons d'autre chose ».

Sir Edouard parlait d'un ton irrité. La langue prompte de Milly obéit.

« Nurse dit qu'il fait si froid aujourd'hui qu'elle pense qu'il va neiger. Le croyez-vous ? On dirait qu'il y a de la fumée du côté de la rivière ; nurse dit que c'est du brouillard. Je me demande d'où il vient ? »

Tandis qu'elle bavardait ainsi, il y eut un coup sec à la porte, et un visiteur apparut.

« J'ai appris que vous aviez eu un accident, dit-il, et j'ai pensé que je vous devais une visite. Vous avez été gravement blessé, m'a-t-on dit ? Puis-je rester ici une nuit ou deux ? Je pense que vous devez avoir besoin d'un peu de compagnie ! »

Parlant avec volubilité, le major Lovell — car

c'était lui — s'avança vers le lit et regarda avec inquiétude le visage ravagé du châtelain.

< Je suis heureux de vous voir, dit ce dernier avec élan, en lui tendant la main. Restez ici aussi long temps que vous le désirez. Je suis fatigué de ma propre société !

— Est-ce là la fillette qui est arrivée de façon si inattendue lors de ma dernière visite ? demanda le major, regardant Milly, qui restait immobile dans le grand fauteuil, fixant le nouveau venu de ses beaux yeux bruns.

— Oui, dit Sir Edouard, tandis qu'un faible sourire errait sur ses lèvres, car il se souvenait de l'horreur qu'il avait éprouvée en apprenant l'arrivée de la fillette. Elle s'occupe de moi cet après-midi ».

Milly tendit sa petite main au visiteur avec la grâce d'une duchesse :

« Je me souviens de vous, dit-elle, vous étiez l'un des messieurs qui se sont moqués de moi.

— Je ne crois pas m'être rendu coupable d'une telle impolitesse ».

Le châtelain intervint :

« A présent, je pense que vous pouvez partir, Milly ; et dites à votre nurse que je sonnerai quand j'aurai besoin d'elle ».

Milly obéit, et confia à sa nurse qu'elle espérait que « le nouveau monsieur » ne l'empêcherait pas d'aller voir son oncle.

« Car savez-vous, Nurse, j'aime tellement mieux

oncle Edouard depuis qu'il est couché. D parle si doucement, et il paraît triste. J'aimerais pouvoir rester auprès de lui tous les jours ! »

Le major Lovell (1) était un cousin éloigné de Sir Edouard, et une chaude amitié existait entre eux. Sa voix joyeuse semblait faire du bien au blessé, et Milly fut absolument ravie de découvrir que non seulement le visiteur écoutait avec intérêt le récit de ses jeux favoris, mais qu'il insistait pour y prendre part. Les murs du vieux château résonnèrent bientôt de joyeux échos et rires, comme ils n'en avaient pas entendus depuis bien des années.

Dans la chambre du malade, le major Lovell se révélait un infirmier merveilleusement habile et patient ; mais il y avait des moments où toute sa gaîté et son entrain ne parvenaient pas à reconforter le blessé, ni à calmer son agitation.

Un matin, le major sortit avec un air intrigué et embarrassé d'un entretien avec son cousin. Apercevant dans le hall Milly coiffée d'un béret et portant une veste, il demanda :

« Sortez-vous avec votre nurse ?

— Non, Nurse est occupée. Je sors seule, dans le parc, avec Fritz. Voulez-vous venir avec moi ? »

(1) Major : grade de l'armée britannique, équivalent au grade de commandant dans l'armée française.

Le major consentit, mais son expression était plus grave que d'habitude, et, soudain, il dit à l'enfant :

« Je crois que votre oncle a quelque chose qui le tourmente. D'après différentes réflexions qu'il m'a faites, il me semble qu'il devient pieux.

— Qu'est-ce que c'est : pieux ? interrogea Milly immédiatement.

— Eh bien, les gens pieux pensent que tous les autres sont mauvais, et ils condamnent tous ceux qui vivent autour d'eux et qui ne partagent pas leurs idées. Ce sont des gens fort ennuyeux, et j'espère que vous ne deviendrez pas comme eux.

— Et vous dites qu'oncle Edouard va devenir comme ces gens dont vous parlez ? demanda la fillette d'un air perplexe.

— J'espère bien que non. Je ferai tout ce que je peux pour l'empêcher.

— Que font les gens pieux ? questionna Milly.

— Ce qu'ils font ? Ils distribuent des traités, et chantent des cantiques, et ils penchent de longues figures sur des Bibles bien reliées.

— J'aime chanter des cantiques ! s'écria Milly. Tout le monde chante des cantiques, n'est-ce pas ? J'écoute les oiseaux, quelquefois, et j'aimerais pouvoir chanter comme eux ; et les arbres chantent aussi, et les abeilles. Tout semble chanter en été, mais main-

■

tenant, ils sont presque tous endormis jusqu'au printemps prochain. Quels cantiques chantez-vous, Major Lovell ? (1)

— Vraiment ! s'exclama l'officier, pour qui me prenez-vous ? »

Et il ne put s'empêcher de rire. Puis, avec une lueur malicieuse dans le regard, il reprit :

< Je commence à penser que vous êtes pieuse. Que faites-vous encore ?

— J'ai une Bible, dit Milly d'un air solennel, et je l'aime beaucoup.

— Comment pouvez-vous aimer un livre aussi peu intéressant ? Vous ne pouvez pas en comprendre un mot.

— Oh ! si, je peux, Major Lovell, c'est magnifique. J'aime quand Nurse me lit la Bible. Cela parle de Jésus, vous savez, et j'aime Jésus, et Il m'aime. Et il y a de si jolies histoires dedans ».

L'officier émit un long sifflement.

< Ah ! dit-il comiquement, en secouant la tête, je crains fort que vous ne soyez à la racine de tout cela. Lisez-vous la Bible à votre oncle ? Lui dites-vous qu'il a gâché sa vie, et qu'il est un pécheur ? Car tel a été

(1) La politesse anglaise exige qu'en s'adressant à un officier, la personne qui lui parle ajoute le nom de famille de celui-ci à son grade, ce qu'on ne ferait pas en France. le sujet de notre conversation de ce matin ; c'est ce qu'il m'a dit en substance.

— Oncle Edouard est très bon, répliqua Milly avec chaleur. Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Major Lovell. Ne lisez-vous pas la Bible ?

— Que penseriez-vous de moi si je vous disais que je ne la lis pas ?

— Peut-être que vous la connaissez par cœur ?

— Je crois que non. Qui vous a élevée de cette

façon pieuse ?

— Je ne suis pas «pieuse», protesta Milly. Vous dites que les gens pieux sont horribles. Mais je croyais que toutes les grandes personnes lisaient la Bible, excepté les gens comme Jacques.

— Qui est Jacques ?

— C'est un fils prodigue, un des fils prodiges de Dieu.

— Qu'est-ce que c'est qu'un « fils prodigue » ?

Milly ne répondit pas immédiatement. Puis elle s'arrêta brusquement, et dit d'un ton solennel, en levant ses grands yeux sombres vers l'officier :

« Je me demande si vous êtes un fils prodigue. Oncle Edouard dit qu'il y a des fils prodiges qui sont riches. Est-ce que vous vous êtes éloigné de Dieu, Major Lovell ? »

Le major lui pinça amicalement la joue.

« Ma chère petite, dit-il, quand je suis sorti avec vous, ce n'était pas pour que vous me fassiez des sermons. Vous devez les garder pour quelqu'un d'autre. Venez à l'écurie avec moi, et je vous ferai faire un tour à cheval ».

La gravité de Milly disparut immédiatement, et peu après elle riait joyeusement, tout en trottant dans la cour de l'écurie sur le dos d'une grande jument bai ; mais en rentrant au château, elle dit à sa nurse :

« Le major Lovell est très gentil, mais il est bizarre, et je ne comprends pas toujours ce qu'il dit, il dit des choses difficiles ».

IX

IL SE LEVA ET ALLA VERS SON PERE

Le major Lovell séjourna une semaine au château, et Sir Edouard parut apprécier sa compagnie. Mais si l'état physique du châtelain s'améliora pendant cette période, au fond du cœur, il se sentait très malheureux.

« A présent, mon vieux, dépêchez-vous de guérir, et ne perdez pas de temps à vous lamenter sur vous-même. Et venez passer Noël chez moi, n'est-ce pas ? »

Telles furent les paroles d'adieu du major.

Sir Edouard répondit :

— Non, merci, je préfère être à la maison pour Noël. D'ailleurs, je ne sais pas si j'aurai quitté la chambre à ce moment-là. Je me sens aussi faible qu'un bébé ».

La semaine avant Noël, Sir Edouard était assis dans un fauteuil confortable, dans la bibliothèque du château. Il n'était pas encore complètement rétabli,

mais sa convalescence avançait rapidement. Installé devant un bon feu, il relisait un article qu'il venait de terminer, quand on frappa à la porte. Sir Edouard fronça les sourcils et se retourna pour voir qui venait le déranger ; mais son mécontentement s'évanouit à la vue de sa petite nièce, toute rose et hors d'haleine, qui venait d'entrer dans la pièce. Milly était en costume de sortie et tenait une grande gerbe de houx dans les bras.

« Oncle Edouard, il est arrivé ! cria-t-elle joyeusement.

— Qui est arrivé ?

— Tommy. Il est ici, réellement ! Le maître d'hôtel me l'a dit au moment où je rentrais de promenade avec Nurse. C'est Harris qui le lui avait dit, et Harris l'avait appris de Monsieur Maxwell. Monsieur Maxwell lui a dit : : « Mon garçon est arrivé, dites-le à la petite demoiselle ». Oh! oncle Edouard, est-ce que je- peux y aller ? Nurse dit qu'il est trop tard, mais il faut absolument que j'y aille. Il y a tant de choses à faire à présent qu'il est réellement arrivé ! Dites, oncle Edouard, est-ce qu'on peut tuer une des vaches grasses de la ferme ? Je crois bien qu'il n'y a pas de veau, malheureusement. Vous voulez bien, dites ? Est-ce que je peux aller le leur dire ? Vous me permettez d'y aller, n'est-ce pas ?

— Certainement pas ; il est beaucoup trop tard pour que vous alliez là-bas ce soir, il fait presque



Milly entra dans la pièce, tenant une grande gerbe de houx

nuît ; et quant à disposer ainsi de mon bétail, je n'ai jamais imaginé une chose pareille ! »

Les yeux de Milly se remplirent de larmes qu'elle fut incapable de refouler ; quand son oncle parlait sur ce ton, elle savait qu'il était inutile d'insister.

« Alors, ils vont avoir la fête sans moi, dit-elle avec un petit sanglot dans la voix. Madame Maxwell m'avait promis que je serais là pour la fête, et je suis tellement impatiente de voir Tommy !

— Si Madame Maxwell vous a promis cela, elle attendra à demain pour faire sa fête, dit Sir Edouard d'un ton plus doux. A présent, soyez une petite fille raisonnable, et attendez patiemment jusqu'à demain. Je suis sûr que ses parents préféreront l'avoir pour eux seuls le premier soir. Sauvez-vous, maintenant, et ne me dérangez plus ».

La pauvre petite Milly se glissa hors de la pièce. Elle était profondément déçue.

Un moment après, allongée sur le tapis, devant le feu qui brûlait dans la nursery, et les bras passés autour du cou du chien, elle racontait toute l'histoire à Fritz, et se consolait en essayant d'imaginer où et de quelle façon la rencontre s'était produite. Son imagination était tellement remplie de ce sujet qu'il fallut beaucoup de temps pour que la nurse parvînt à l'en dormir. Ses derniers mots furent :

« Je me demande s'il y aura de la musique et des danses ».

Le lendemain, dès qu'elle eut pris son petit déjeuner, Milly demanda à sa nurse la permission d'aller à la maison forestière. La permission fut accordée et Sara conduisit la petite fille chez les Maxwell. Milly fut absente toute la matinée, et vers une heure (1), Madame Maxwell envoya un message pour demander si elle pouvait garder la fillette à déjeuner.

Milly ne fut de retour au château que vers quatre heures, et, à peine arrivée, toute rouge et très excitée, elle s'empressa de raconter à sa nurse, avec volubilité, tout ce qu'elle avait entendu et fait pendant la journée.

« A présent, ma chérie, lui dit sa nurse, il faut vous taire ; Sir Edouard m'a dit que je devais vous envoyer vers lui quand vous seriez rentrée, et je dois faire votre toilette auparavant ».

Il faisait tout à fait sombre quand Milly pénétra dans la bibliothèque, mais à la lueur du feu qui flamboie dans la cheminée, la petite fille vit son oncle assis dans un fauteuil. Sir Edouard paraissait rêveur.

« Eh bien, dit-il en se tournant vers la fillette, où avez-vous été toute la journée ? Chez les Maxwell, je suppose ?

— Oui, oncle Edouard, et je vais tout vous raconter, si vous voulez. Est-ce que je peux m'asseoir d'abord ? »

(1) Le déjeuner (qu'on appelle habituellement : dîner) a lieu vers une heure en Angleterre.

Après une minute d'hésitation, la petite fille esca-
lada un grand fauteuil qui se trouvait en face de celui
de son oncle et s'y blottit. Elle formait un gracieux
tableau, avec sa tête bouclée appuyée sur le coussin,
et ses yeux brillants fixés sur son oncle.

« Nous allons faire la causerie, à présent, dit-elle,
Est-ce que je peux vous parler de Tommy ?

— Certainement, fit Sir Edouard, amusé.

— Eh bien, j'ai couru aussi vite que j'ai pu, ce ma-
tin, pour traverser le bois, et Sara courait derrière
moi, et Madame Maxwell m'a vue arriver, et elle a
couru à la porte. J'étais tout à fait essouffée, alors
elle m'a caressée et nous nous sommes embrassées, et
elle a pleuré un petit peu, car j'ai senti ses larmes sur
ma figure. Alors, elle m'a fait entrer pour voir Tom-
my. Monsieur Maxwell était sorti, et Tommy était ins-
tallé dans la cuisine, il avait le pardessus de son père
et il mangeait du lard frit. Il s'est levé quand il m'a
vue — il est grand et fort, mais je crois qu'il aurait
besoin qu'on lui coupe les cheveux —. Je lui ai donné
une poignée de mains, et je lui ai dit que je l'avais
attendu pendant si longtemps. Il avait l'air plutôt
timide, mais quand il a eu fini de manger, nous avons
eu une longue conversation, pendant que Madame
Maxwell faisait la cuisine. Il n'a pas gardé les pour-
ceaux, mais il a gardé des moutons en Amérique, et
puis il a travaillé au chemin de fer, et puis il a eu la
fièvre, et puis il a été entraîné par de mauvais camarades, et à la fin il est allé à

Londres, où il a été conducteur d'autobus, ensuite, il a été chauffeur de taxi, et puis il a bu de la bière, et il a dépensé tout son argent, et il avait honte, et il n'osait pas écrire à ses parents, et puis son taxi s'est jeté contre un réverbère, et il a recommencé à boire...

— Je crois que cela suffit, dit Sir Edouard d'un ton sec. Vous n'avez pas besoin de me raconter toutes ses sottises.

— Mais, vous savez, il fallait qu'il devienne très mauvais avant de se repentir, puisque c'était un enfant prodige. Et il le regrette, à présent. Il dit qu'il ne voulait pas revenir chez ses parents avant d'être meilleur, mais un jour il a entendu un évangéliste qui prêchait dans la rue, un dimanche soir, et il s'est senti mal à l'aise, et puis quelqu'un lui a parlé et — devinez qui c'était, oncle Edouard ? »

Sir Edouard fut incapable de deviner. Alors Milly déclara triomphalement :

« Eh bien, c'était Jacques. Et il s'est mis à lui parler, et il lui a dit qu'il avait été comme lui, et qu'il cherchait un certain Tommy Maxwell. Et c'était justement à Tommy qu'il parlait. N'est-ce pas que c'est absolument merveilleux ? Alors Tommy lui a dit qu'il n'osait pas rentrer chez lui avant d'être devenu meilleur, mais Jacques lui a dit qu'il ne fallait pas attendre un jour de plus, parce que son père et sa mère l'attendaient ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que

Tommy ne s'est pas décidé tout de suite à venir. Il a encore attendu quinze jours. Ne croyez-vous pas que c'était bête, oncle Edouard ?

— Très bête.

— Nurse dit qu'il y a beaucoup de gens qui font comme ça, qui essaient de devenir meilleurs, au lieu de retourner à la maison tels qu'ils sont. Elle dit que beaucoup d'enfants prodigues, qui se sont éloignés de Dieu, font ça. C'est vrai, oncle Edouard ?

— Certainement.

— Et Tommy dit qu'il aurait bien voulu revenir à la maison qu'il a eu beaucoup de peine à se décider. Je ne savais pas que c'était si difficile, pour un enfant prodigue, de se décider à revenir ; celui dont on parle dans la Bible s'est décidé tout de suite. Alors, Tommy est allé à la gare et il a pris le train — l'oncle de Jacques lui a payé son billet. Mais je regrette que Tommy ait pris le train, je pense que ça aurait été mieux s'il était venu à pied !

— Pourquoi ? demanda Sir Edouard en souriant.

— Je pense qu'il aurait dû faire comme dans la parabole, dit Milly, en regardant le feu d'un air pensif. Quand je suis l'enfant prodigue, je marche ou je cours tout le long du chemin. Je commence en marchant plutôt lentement, parce que j'ai beaucoup de chemin à faire, et quand j'arrive près de la maison, je me mets à courir. Dans la Bible, l'enfant prodigue n'a pas pris le train, et je trouve que Tommy aurait dû essayer de s'en passer ! »

Sir Edouard ne put s'empêcher de rire.

« Je crains que Tommy ne vous ait terriblement désappointée. A-t-il pris une voiture pour venir de la gare ?

— Non, il est venu à pied et il est arrivé à la maison dans l'après-midi. Monsieur Maxwell était devant la porte, en train de nettoyer son fusil, quand il a vu une ombre. Il a levé la tête, et c'était Tommy ! Oh ! j'aurais bien voulu être là. Mais Monsieur Maxwell ne s'est pas jeté à son cou, comme dans la parabole. J'ai interrogé Tommy là-dessus, et il m'a dit que son père avait pris ses mains dans les siennes et les avaient serrées très fort, puis il a appelé Madame Maxwell qui lavait du linge dans la cour. Elle s'est mise à pleurer si fort, en voyant Tommy, que son mari a été obligé de lui taper dans le dos et de lui donner un verre d'eau ; alors, Tommy s'est assis sur un petit banc qui se trouve près de la porte et il a dit : < Je ne suis pas digne de rentrer à la maison, père. Je suis une honte pour vous ». Et Madame Maxwell a pris la tête de Tommy et l'a appuyée sur son épaule, et puis elle l'a embrassée, et elle a dit : « Mon garçon, où donc irais-tu quand tu es malheureux, sinon vers ton père et ta mère ? » Et quand Tommy m'a raconté ça, il a ajouté : « Mademoiselle, ça m'a brisé le cœur », et il s'est mis à pleurer. A ce moment-là, Madame Maxwell est arrivée, ses mains étaient couvertes de farine, car elle était en train de faire un pâté aux pommes, et elle s'est mise à pleurer aussi, et nous avons tous pleuré ensemble, c'est-à-dire que Tommy a détourné la tête, et il a prétendu qu'il ne pleurait

pas. Mais j'ai bien vu qu'il pleurait ».

Milly s'arrêta pour reprendre haleine et regarda les tisons d'un air pensif :

« Je ne savais pas que les enfants prodiges étaient tristes en rentrant à la maison, mais Tommy paraissait tellement triste qu'il m'a rendue triste aussi. Pourquoi Tommy pleurait-il, oncle Edouard ? »

Sir Edouard ne répondit pas ; il regardait le feu d'un air absent. Après quelques instants de silence, il tressaillit soudain :

« Eh petite ? Que dites-vous ? Avez-vous fini votre histoire ?

— Oh ! non, oncle Edouard, pas encore ! Etes-vous fatigué ? Nurse dit que je ne dois pas vous fatiguer ».

Sir Edouard se mit à rire, mais il paraissait mal à l'aise :

« Oh ! finissez votre histoire, petite ! » dit-il.

Et Milly continua :

< Madame Maxwell m'a demandé de rester à déjeuner. Je lui ai demandé si c'était la fête, et elle a dit : « Oui ». Il y avait un gigot de porc farci rôti au four, avec de la compote de pommes, c'était délicieux ! (1) Monsieur Maxwell est arrivé juste à temps, et il paraissait tellement heureux ! Nous nous som

mes assis à table, et j'ai demandé à Monsieur Maxwell de dire, avant que nous commencions le repas : « Mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu, et il est retrouvé » (2). Alors, il a joint les mains, et il a dit cela comme une prière, et Madame Maxwell a dit : « Amen », et elle s'est essuyé les yeux avec son tablier. Je leur ai dit que nous devions tous être très joyeux, mais Tommy ne l'était pas, j'en ai peur. Il regardait sa mère, puis son père, puis il regardait tout autour de lui, et alors il soupirait. Il disait qu'il ne pouvait pas croire qu'il était à la maison, mais plus tard, il m'a dit, quand je lui ai posé la question, qu'il était vraiment très heureux ; il soupirait et paraissait triste seulement parce qu'il pensait combien c'était sot de sa part d'être resté si longtemps loin de chez lui. Il y a une chose que j'ai bien regretté : il n'a pas pu mettre ses beaux habits, ils étaient trop petits pour lui, et même les souliers ne lui allaient pas, il a dû mettre des pantoufles. Mais son père a dit qu'il lui achèterait des souliers neufs demain. Et Tommy m'a dit qu'il ne porterait pas de bague, même s'il en avait une, et il m'a demandé pourquoi je pensais qu'il aurait dû en porter une, alors je lui ai parlé de l'enfant prodigue, et je lui ai raconté son histoire. Il a

(1) Les Anglais servent généralement de la compote de pommes avec le rôti de porc.

(2) Evangile de Luc, chapitre 15, versets 23 et 24.
paru intéressé, et il a dit qu'il pensait qu'en effet, il était comme lui. Alors, j'ai demandé si nous allions

avoir de la musique et des danses, comme dans la parabole. Mais Madame Maxwell a dit que nous avions de la musique dans nos cœurs, et que cela suffisait. Oh ! oncle Edouard, je me demande pour quoi tous les enfants prodiges ne reviennent pas à la maison ? C'est si merveilleux que Tommy soit revenu, et ses parents sont si contents !

— Je pense que tous les jeunes gens n'ont pas le bonheur d'avoir des parents comme ceux de Tommy.

— Vraiment ? En tous cas, les enfants prodiges qui se sont éloignés de Dieu ne peuvent pas avoir un meilleur père que Lui. Souvent, je pense à eux, le soir, quand je suis dans mon lit, et je parle d'eux à Dieu. Je suis si contente que Jacques soit revenu à Dieu. Je pense que c'est affreux de rester loin de Dieu, parce que qu'il nous aime tant ! Tommy n'était pas tout à fait tranquille, avant d'arriver chez lui, parce qu'il avait peur que son père soit fâché contre lui. J'aimerais tellement voir un enfant prodige revenir à Dieu, mais je suppose que cela se passe sans qu'on le sache, et que les anges seuls le voient.

— Et que va faire ce jeune vaurien, à présent ? Va-t-il vivre aux crochets de ses parents, ou bien essaiera-t-il de gagner sa vie honnêtement ? »

Milly regarda son oncle d'un air étonné.

« Vous parlez de Tommy, oncle Edouard ? Etes-vous fâché contre lui ? Il m'a dit qu'il allait chercher

du travail dès demain, et son père doit venir vous parler à ce sujet.

— Je parie qu'il va me demander une place de garde ! » grommela Sir Edouard.

LA VEILLE DE NOËL

Quand Sir Edouard se fut retiré dans sa chambre, ce soir-là, il se mit à marcher de long en large, les sourcils froncés. Il réfléchissait profondément.

« Je désire avoir la paix, murmura-t-il. Et je ne puis me décider à la chercher... « Je me lèverai » — oui, c'est facile à dire — mais c'est bien difficile pour celui qui est retourné en arrière de revenir sur ses pas ».

H s'arrêta et regarda le tableau que sa petite nièce lui avait donné.

« Le Seigneur Lui-même a choisi cette image de l'enfant prodigue. C'est l'histoire la plus frappante qu'on puisse trouver ».

Il poussa un profond soupir, puis il s'écria du fond du cœur :

« Seigneur, aie pitié de moi et ramène-moi à Toi, car je n'ai pas la force de revenir par moi-même ! »

Le lendemain matin, Sir Edouard eut un entretien avec le garde. Mr Maxwell avait amené son fils avec lui. Et tandis que ce grand garçon robuste se tenait devant le propriétaire du château, et lui demandait humblement de lui accorder une occasion de racheter le passé en lui permettant de travailler sur le domaine, Sir Edouard sentit sa sévérité s'évanouir, et il promit de le prendre à l'essai.

Le châtelain sourit amèrement tandis que le père et le fils prenaient congé de lui avec de chaleureux remerciements.

« Ainsi, voilà le héros de Milly ! Celui dont je dois suivre l'exemple ! Il a eu le courage de faire le pas devant lequel je recule. Pourquoi ne serais-je pas pardonné comme Tommy a été pardonné par ses parents ? »

C'était la veille de Noël ; le vent soufflait en tempête autour du château, hurlait dans les cheminées et tordait les branches des arbres.

Milly était fort occupée. Pendant plusieurs heures, elle avait aidé Ford, le maître d'hôtel, à décorer le hall et les salles du château avec du lierre et du houx. De temps à autre, Ford s'arrêtait dans son travail et disait :

« Miss Milly, nous en faisons trop ; si le château était rempli d'invités, je serais fier de le voir si bien

*Milly, luttant contre les éléments déchaînés, s'efforçait vainement
d'attraper le petit chat.*



M. BONN
1922

décoré. Mais je crois que le maître n'y fera même pas attention. Noël n'est pas gai ici ! »

Enfin, la décoration fut achevée, et Milly monta à la nursery. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors. La nurse, installée dans un bon fauteuil, au près du feu, déclara tout en tirant l'aiguille :

« C'est un véritable ouragan ! Qu'est-ce que cela doit être en mer !

— J'aimerais être en mer, dit Milly. J'aime le vent, mais je trouve qu'il est un peu trop fort, cette après-midi. J'ai peur qu'il fasse du mal aux arbres. Ford dit que si je sortais, je serais emportée par le vent. Oh ! Nurse, écoutez crier et craquer Goliath ! Je voudrais que le vent l'arrache ; cet arbre me fait peur. Il a l'air si méchant ! Je crois qu'il me fait des grimaces quand je passe à côté de lui.

— A présent, soyez sage, ma chérie, dit la nurse en se levant et en se dirigeant vers la porte. Il faut que j'aïlle en bas. Ne faites pas de sottises en mon absence ».

Milly resta à la fenêtre pendant quelques minutes. Soudain, elle aperçut un pauvre petit chat, qui miaulait plaintivement, tout en essayant de se mettre à l'abri du vent en se couchant au pied d'un arbre.

« Pauvre petit chat ! Il a dû se sauver de la cuisine. Je vais aller le chercher ! »

Et Milly s'élança dans l'escalier, sans penser aux conséquences.

Sir Edouard était assis à son bureau, et il écrivait, quand une violente rafale lui fit lever les yeux et regarder par la fenêtre. A son immense stupeur, il vit, sous le grand chêne, au milieu de la pelouse, sa petite nièce, ses boucles châtain doré flottant au vent, lut tant contre les éléments déchaînés, tandis qu'elle s'efforçait vainement d'attraper le petit chat et de le prendre dans ses bras.

Il se leva brusquement, mais au même moment une terrible rafale ébranla le château tout entier ; il y eut un craquement sinistre et le châtelain, épouvané, vit une branche énorme du vieux chêne s'abat tre à l'endroit où se trouvait Milly.

« Mon Dieu, sauve-la ! » fit le châtelain dans un cri d'agonie, à l'instant où la petite fille tombait sur le sol. Oubliant sa faiblesse physique, il s'élança au dehors, traversa la pelouse et se pencha sur l'enfant.

Son premier sentiment fut une immense gratitude en voyant que la branche, en tombant, avait dû à peine toucher la fillette, car Milly était étendue à quelque distance de la branche fracassée. Mais tandis qu'il soulevait la petite fille évanouie, il vit une marque rouge au front de Milly, et il sentit son cœur défaillir. Il ne lui fallut pas longtemps pour transporter Milly au château, et il rencontra la nurse sur le seuil. Celle-ci ne perdit pas de temps en vaines lamentations, mais se hâta de

prodiguer des soins à l'enfant. Ses efforts furent couronnés de succès. Milly reprit bientôt connaissance ; la blessure était légère, et la petite fille avait eu plus de peur que de mal. Mais si la branche l'avait frappée quelques centimètres plus près de la tempe, Milly aurait pu être tuée. Quand son oncle la prit tendrement dans ses bras, elle s'accrocha à lui en sanglotant violemment.

« Protégez-moi, oncle Edouard ! Ce méchant Go liath ! Il a essayé de me tuer ! Je l'ai vu qui allongeait son bras vers moi. Dieu m'a sauvée juste à temps, n'est-ce pas ? »

Quand la nurse eut pansé le front meurtri, Sir Edouard prit la petite fille sur ses genoux. Et quand la nurse eut quitté la pièce, le châtelain embrassa tendrement sa petite nièce. Milly appuya sa tête sur l'épaule de son oncle et demanda, en levant sur lui ses grands yeux sombres :

« Si j'étais morte, je serais allée auprès de Dieu, n'est-ce pas ? »

— Oui, ma chérie.

— J'aurais bien voulu y aller. Mais je suppose qu'il ne veut pas encore me prendre, sans cela Il m'aurait envoyé chercher ».

Le même soir, quand Milly vint trouver son oncle à l'heure habituelle, elle paraissait toute triste.

« Oncle Edouard, savez-vous qui Goliath a réellement tué ? dit-elle en s'asseyant en face de son oncle.

— Vous voulez parler de l'arbre dont une branche est tombée sur vous ? J'espère que personne d'autre n'a été blessé ? fit le châtelain avec anxiété.

— Il a été tué, oncle Edouard ! tué sur le coup, c'est Nurse qui l'a dit ! Je parle du pauvre petit chat que j'étais allée chercher ».

Les yeux bruns de Milly étaient remplis de larmes, et elle ne put comprendre le sourire qui vint sur les lèvres de Sir Edouard.

« Ce n'était qu'un petit chat, voyons ! Il y a des quantités d'autres chatons au château.

— Mais, oncle Edouard, je désirais tellement sauver celui-là ! C'est si triste, personne ne se soucie de ce petit chat, pas même Nurse. Elle dit qu'il vaut mieux que le petit chat ait été tué plutôt que moi ! J'aurais tellement voulu arriver à temps pour sauver ce pauvre petit minet !

— Ne parlons plus de ce petit chat, dit Sir Edouard. Avez-vous vu Tommy Maxwell ? »

C'était là un sujet de conversation dont Milly n'était jamais lasse.

« Oui, il nous a aidés, Nurse et moi, à cueillir du houx dans le bois hier. Il dit qu'il est très heureux, que ce sera le plus beau Noël de sa vie. Oncle

Edouard, je voudrais vous demander quelque chose. Vous savez, demain, c'est l'anniversaire de Jésus, et j'ai pensé tout à coup que j'avais préparé des cadeaux pour tout le monde, excepté pour Lui. Pour Nurse, j'ai fait une poignée en étoffe pour prendre la bouilloire, et, pour la cuisinière, j'ai fait un porte-aiguilles, j'ai acheté un canif pour Ford et un dé pour Sara, des mouchoirs pour Mr et Mme Maxwell, et des gants pour Tommy. Et je n'ai rien, rien pour donner à Jésus ! Si seulement je savais ce qui pourrait Lui faire plaisir ! »

Milly s'arrêta et parut méditer.

« J'ai pensé, dit-elle doucement, que peut-être je pourrais mettre un cadeau pour Lui dehors, sur la fenêtre de la nursery. Et pendant que tout le monde dormirait, il enverrait un ange pour chercher le cadeau. Mais je ne sais pas quel cadeau je pourrais Lui faire. Pourriez-vous me le dire, oncle Edouard ?

— Je crois, dit Sir Edouard d'un air grave, que la seule façon d'offrir un cadeau à Jésus, c'est de donner quelque chose aux pauvres. C'est cela qui Lui fera le plus grand plaisir. Je vais vous donner quelque chose à mettre dans la collecte pour les pauvres, demain matin, au culte >.

Sir Edouard tira de son gousset un souverain et le tendit à sa petite nièce. Milly prit la pièce d'or et remercia son oncle ; mais elle n'était pas absolument satisfaite. <

« C'est votre cadeau à vous, dit-elle. Mais est-ce que vous ne Lui donnerez pas autre chose pour Noël ? Est-ce que l'argent est la seule chose qu'on peut lui donner, oncle Edouard ? »

Sir Edouard repoussa sa chaise et se leva brusquement. « Est-ce que l'argent est la seule chose qu'on peut Lui donner ? », avait dit sa petite nièce. Et, dans un éclair, la réponse lui vint :

« Non, je puis me donner moi-même, corps et âme ! »

Mais il ne prononça pas ces paroles ; il dit seulement, d'une voix altérée :

« Allons, petite, il est l'heure d'aller vous coucher ; dites «bonne nuit», et allez trouver votre nurse ».

Milly s'approcha de son oncle, qui se tenait debout devant le feu et qui se chauffait les mains, et, le saisissant par le bas de son veston, elle leva les yeux vers lui :

« Oncle Edouard, dit-elle, vous m'avez embrassée comme un père cette après-midi. Est-ce que cela vous ennuerait beaucoup de m'embrasser encore ? »

Le châtelain regarda le petit visage suppliant levé vers lui ; il se pencha et prit la petite fille dans ses bras. Et, après lui avoir donné le baiser désiré, il dit avec effort :

« Je voudrais vous demander quelque chose ce soir. Quand vous ferez votre prière, voulez-vous de mander à Dieu qu'un

enfant prodigue qui s'est éloigné de Lui revienne pour Noël. C'est un enfant prodigue qui désire revenir à Dieu. Voulez-vous prier pour lui ?

— Mais oui, oncle Edouard, répondit Milly doucement. Voulez-vous me dire son nom ?

— Non, c'est impossible ».

Milly n'osa pas insister et se retira au bout de quelques instants. Sir Edouard alla s'asseoir auprès du feu. Les cloches de l'église du village sonnaient joyeusement et, dans l'avenue qui conduisait au château, une troupe d'enfants entonna un cantique de Noël (1) :

*« Gloire à Dieu, paix sur la terre,
A tous, bonne volonté ! »*

Edouard Wentworth sentit l'amour de Dieu l'envelopper et ce verset lui revint à la mémoire :

« Je t'aime d'un amour éternel, c'est pourquoi Je te conserve ma bonté » (2).

Ne pouvait-il pas voir dans les événements des derniers mois la main d'un Père aimant qui appelait doucement celui qui s'était éloigné ? La douce voix et la vie d'une petite fille, que Dieu avait placée à son foyer, avaient plaidé jour après jour à ses côtés. Et

(1) En Angleterre, c'est la coutume, la nuit de Noël, que les enfants du village aillent de porte en porte en chantant des cantiques de Noël.

(2) Jérémie, 31.3.

cette jeune vie avait été miraculeusement préservée d'un grand danger, ce qui avait rempli son cœur d'un sentiment de reconnaissance envers Dieu.

Sir Edouard se mit à genoux, et, comme l'enfant prodigue, il murmura :

« Père, j'ai péché contre le ciel et contre Toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ».

EPILOGUE

Le jour de Noël, Sir Edouard était assis dans son bureau et tenait Milly sur ses genoux.

< J'ai reçu une lettre à votre sujet, Milly, dit-il tout à coup.

— Oh ! de qui ? demanda Milly avec intérêt.

— De ma sœur, qui habite en Australie. Je lui avais écrit lorsque vous êtes arrivée, et elle vient de me répondre. Elle dit qu'elle désire vous prendre chez elle et vous élever avec ses enfants. Une de ses amies, qui doit s'embarquer pour l'Australie le mois prochain, vous emmènera avec elle. Je vais en parler à votre nurse ».

Milly saisit le bras de son oncle, mais elle ne dit rien. Sir Edouard remarqua que les lèvres de la petite fille tremblaient et que son visage avait pris une expression chagrine. Il attendit un moment en silence, puis il dit d'un ton enjoué :

« Ne serez-vous pas contente de vous amuser avec toute une bande de garçons et de filles, au lieu de rester toute seule avec un vieux monsieur ? »

Milly ne répondit pas. Mais, soudain, la tête bouclée de l'enfant s'inclina, et, cachant son visage sur le bras de son oncle, Milly éclata en pleurs.

« Voyons, voyons ! dit Sir Edouard, il ne faut pas pleurer le jour de Noël ! Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne voulez pas aller en Australie ?

— Je suppose que je dois y aller ! sanglota Milly. Le jour où je suis arrivée, j'ai entendu Ford dire à Nurse que vous détestiez les enfants. Je m'en suis toujours rappelée ; mais vous avez été si bon pour moi que j'ai pensé qu'il s'était peut-être trompé.. Miss Kent n'a pas voulu me garder, et vous ne voulez pas non plus me garder, et peut-être que ma tante non plus ne voudra pas me garder quand je serai là-bas. Je... je pense que je suis comme le petit chat : per sonne n'a été triste qu'il soit mort. Vous avez dit qu'il y avait des quantités d'autres petits chats, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas qu'il y ait des quantités de petites Milly dans le monde, dit Sir Edouard, ému. Maintenant, écoutez-moi : j'ai réfléchi et j'ai décidé de vous garder avec moi. Je ne peux pas me résoudre à vous perdre. A présent, séchez vos larmes, et parlons d'autre chose J »

Les petits bras de Milly se nouèrent autour du cou de Sir Edouard, et la fillette leva vers son oncle un visage où le sourire luttait avec les larmes, comme une ondée d'avril ; et le « célibataire endurci » serra sur son cœur la

petite fille dont l'arrivée, quelques mois auparavant, avait bouleversé son existence.

« Oncle Edouard, dit Milly un moment après, savez-vous si l'enfant prodigue dont vous m'avez parlé hier est revenu à Dieu ? »

Sir Edouard garda le silence pendant une minute. Puis il répondit gravement :

« Oui, ma chérie, il est revenu à Dieu, et ce Noël-ci a été pour lui un très heureux Noël. Et maintenant, il faut demander à Dieu qu'il n'ait pas honte de rendre témoignage à Celui qui, dans Sa miséricorde, l'a ramené à Lui par le moyen de l'un de Ses agneaux ».

FIN

LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE

Il est souvent question, dans le récit que vous venez de lire, de la Parabole de l'Enfant Prodigue. Cette parabole se trouve dans l'Évangile de Luc.

Nous en donnons ci-dessous le texte, pour ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas la Bible, ni le Nouveau Testament :

Jésus dit encore : Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : Mon père, donne-moi la part de la fortune qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils rassembla tout ce qu'il avait et partit pour un pays éloigné, où il dissipa sa fortune en vivant dans la débauche. Lorsqu'il eut tout dépensé, une dure famine survint dans le pays, et il commença à connaître les privations. Il alla se faire embaucher par un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les pourceaux. Il aurait bien désiré se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Rentré en lui-même, il se dit : Combien d'employés chez mon père ont du pain

en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes serviteurs. Il se leva et alla vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut touché de compassion ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa. Le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez-vite la plus belle robe et mettez-la lui ; donnez-lui une bague pour sa main et des chaussures pour ses pieds. Amenez le veau gras et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous, parce que mon fils que voici était mort, et qu'il est revenu à la vie ; parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.

Evangile de Luc, chapitre 15, versets 11 à 24.

Si vous ne possédez pas l'évangile, écrivez-nous, en nous donnant votre nom et votre adresse, ainsi que votre âge, et nous vous enverrons GRATUITEMENT un exemplaire de l'Evangile de Luc, qui contient cette parabole.

Adresser votre demande : Mademoiselle Jacqueline DUMESNIL, Editions ROSE FRANCE, 30440 Sumène.

TABLE DES MATIERES

Un héritage mal accueilli	9
David et Goliath	17
La première punition	25
Chez le garde-forestier	33
Le secret de Madame Maxwell	39
Milly rencontre le fils prodigue	51
L'accident	65
Une visite imprévue	79
Il se leva et alla vers son père	93
La veille de Noël	107
Epilogue	119

**ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE LA SOC. D'EXPL.
LIENHART & C^e - 07200-AUBENAS
EN OCTOBRE 1972**

DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 1972